CUT
PARIS
SALON
1892

LOUIS ÉNAULT

PARIS-SALON

1892

Champ de Mars

7e VOLUME DE LA 2e SÉRIE

PARIS
LIBRAIRIE E. BERNARD & Cie
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
53 ter, *Quai des Grands-Augustins*, 53 ter
1892

PARIS-SALON

(*Champ de Mars*)

1892

Imp. E. Bernard. — Paris.

Paris
Sal
18

7e volume de la 2e série

LOUIS ÉNAULT

PARIS-SALON

(*Champ de Mars*)

1892

PAR LES PROCÉDÉS PHOTOTYPIQUES

DE

E. BERNARD & Cie

Volume contenant 40 phototypies

PARIS

E. BERNARD & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

LIBRAIRIE
53ter, QUAI DES GRds-AUGUSTINS

IMPRIMERIE
71, RUE LA CONDAMINE 71

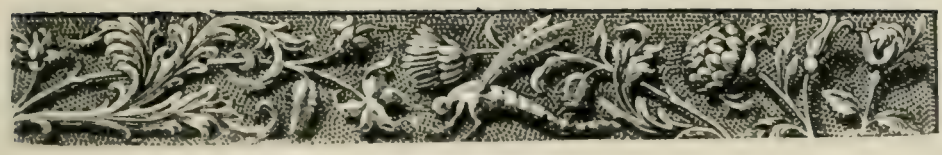
1892

TABLE DES MATIÈRES

Aublet (A.)	Au Musoir (Tréport) . .	21
Béraud (Jean) . . .	La Descente de croix . .	9
Blanche (Jacq.-Emile) .	L'Hôte	71
Boudin	Le quai de Villefranche .	15
Brétégnier	La Lecture de la Bible .	35
Burgers.	Un pêcheur de crabes. .	69
Cabrit (Jean). . . .	Vallée de Nozau (Saint-Palais).	33
Colin	Le Marchand de Journaux (Rue d'Arras, 1866). .	17
Courtois (Gustave) . .	Portrait de Mlle Bartet. .	25
Dagnaux	Place Victor-Hugo . .	41
De Montzaigle (Edg.).	Les deux Amies . . .	37
Druet (E.).	Le Golgotha	73
Dubufe (Guillaume) .	Sommeil Divin. . . .	49

FIRMIN-GIRARD . . .	Les Invités de la Fête (Types Bressans) . .	45
FLEURY (Mme FANNY). .	Pour la Chapelle . . .	61
FRAPPA (JOSÉ). . . .	Confetti Parisiens (en Bataille !)	1
FRIANT	Les Souvenirs	77
GIRARDET (EUGÈNE) . .	Le Muezzin.	79
GROS (LUCIEN). . . .	Gardes-Suisses. . . .	51
GŒNEUTTE	Au Louvre (Touristes devant une fresque de Boticelli)	43
HAGBORD (AUGUSTE). .	Un Atelier	59
IWILL	Crépuscule (La Seine à Rouen).	75
JETTEL (EUGÈNE . . .	Chaumières près de Cayeux	13
MESDAG	Retour de barques de pêche	29
MESLÉ (JOSEPH) . . .	Portraits.	47
MUENIER	Soir de Provence . . .	31
MONTENARD.	Dans les vignes. . . .	19
NILLET (DAVID) . . .	La Soupe	3
NOURSE (Mme ELISABETH)	Le Repas en Famille. .	67
PERRET (AIMÉ) . . .	Les Fiancés.	5
PUVIS DE CHAVANNES .	L'Hiver	57
RIBARZ	Une Maison féodale. . .	23
RICHON-BRUNET . . .	Pleine-mer	39
ROGER-JOURDAIN . . .	Le Soir	63
ROSSET-GRANGER . . .	Jeune Fille chassant les Papillons	7
ROUSSEAU (J.-J.) . . .	Panneau Décoratif pour le Cercle National des Armées de terre et de mer	53
SAINTIN (HENRI) . . .	Portraits de M. et Mme D.	11

SALMSON (HUGO) . . . Les Bergères de Lackalanga (Suède) . . . 27
STEVENS (ALFRED) . . Cache-Cache 55
WAGNER. . . . . La Caravane à Cancale. Bateaux échoués, Triage des Huîtres 65



PRÉFACE

Les organisateurs de l'Exposition du Champ de Mars sont intelligents et trop pratiques pour ne pas comprendre que la seule raison d'être d'une seconde Exposition, opposée à une Société rivale, c'est de faire autre chose que ce que l'on fait ailleurs.

Ils l'ont prouvé au public dès leur premier contact avec lui, en mêlant à leur grande manifestation artistique proprement dite une Exposition d'Art industriel, qui donne à leurs galeries un caractère de nouveauté, et de gaieté, et une diversité d'aspect qui, j'en suis profondément convaincu, donne à leur entreprise un élément de succès fort appréciable.

Cette Exposition, d'un genre tout spécial, et qui obtient pour la première fois droit de cité dans un si intime voisinage avec les Beaux-Arts, ne nous offre qu'une centaine de numéros, parmi lesquels nous pouvons signaler plus d'un chef-d'œuvre.

Le bronze, l'étain, l'émail, sous toutes ses formes et sous tous ses aspects, la céramique, la verrerie, la sculpture sur bois se disputent notre attention avec une ardeur dans la rivalité qui rend parfois le public incertain et perplexe.

J'ai vu beaucoup de femmes s'arrêter devant des émaux cloisonnés d'or de M. Thesmar, révélation d'un art vraiment nouveau. On peut dire que cet émail transparent sur cloison lui appartient véritablement, à ce maître d'un art nouveau. C'est, j'ose le dire, une admirable création. On ne se lasse point d'admirer ses tasses à gouttes de sang, et ses petites anémones semées sur des fonds vieil or. Ici le succès est incontestable.

M. Auguste Delaherche est un des rois de cette exposition, et les grès de sa vitrine ont de nombreux admirateurs. J'y vais moi-même souvent en pélerinage.

Le *grès-cérame* de M. Delaherche reçoit sous ses mains des formes et des patines essentiellement décoratives. J'ai vu chez lui des morceaux vraiment exquis comme forme et comme couleur. C'est le virtuose du grès. S'il a le respect de la tradition, et s'il s'inspire au besoin des modèles anciens, il sait aussi faire largement la part de son originalité propre, pour arriver à des combinaisons nouvelles, d'un très grand style et d'un goût parfait. Pureté du galbe, souplesse de la ligne, grâce des contours, s'unissent à la variété du coloris, d'une note tou-

jours juste et vive, arrivant sans hésitation et sans erreur à cette harmonie à la fois douce et soutenue qui est le charme des yeux.

L'entrée d'Émile Gallé, le grand céramiste, le grand verrier, le grand sculpteur lorrain, aujourd'hui l'orgueil de Nancy, dans les galeries du Champ de Mars, a pris tout de suite les proportions d'un évènement.

Ni parmi les artistes, ni parmi les amateurs, ni parmi les industriels, il ne s'est rencontré personne pour en contester l'importance.

Sa vitrine, qui ne contient que dix-sept numéros, nous apparaît comme un petit monde, complet et charmant.

Émile Gallé est déja un maître. — Il sera bientôt le maître de tous.

Artiste jusqu'au bout de l'ongle, il ne se conforme pas dans une spécialité; son activité féconde semble au contraire, se projeter dans toutes les directions. Il sculpte le bois, et le façonne en meubles qui sont des joyaux; ses faïences lorraines se revêtent, sous ses mains d'enchanteur, des plus splendides émaux que le céramiste puisse rêver.

Mais c'est principalement sur les cristaux d'Émile Gallé que nous voudrions appeler l'attention de nos lecteurs.

Grâce à des oxydes qui n'avaient pas été utilisés jusqu'ici dans l'art de la verrerie, le maître Nancéen

arrive à des colorations pour lesquelles on épuiserait en vain toutes les formes de l'éloge.

Tel vase imite : l'ambre gris, moucheté, marbré, pailleté, avec de vifs reflets bleu d'azur, qui sont l'enchantement du regard, non moins ébloui que surpris.

Parfois, au sortir de ces creusets magiques, le cristal, animé de colorations intenses, arrive à nous donner l'illusion des matières précieuses. Ce n'est plus le cristal que nous touchons et que nous admirons, ce sont des agates, des jades, des topazes, des émeraudes et des rubis. Souvent aussi, par la superposition de couches de cristaux, diversement colorés, dans leurs masses, intaillés et ciselés, le célèbre artiste détache en relief des ornements dont les nuances variées, et comme fondues les unes dans les autres, semblent se jouer sur des dessous mystérieux. Et quelles heureuses combinaisons entre ces diverses tonalités empruntées aux pierreries éclatantes, qui s'épanouissent en des splendeurs dont le rayonnement éclaire tout autour d'elles.

Émile Gallé possède aussi à son service, toute une gamme d'émaux en relief complètement translucides, depuis le bitume foncé jusqu'à l'émail clair, clair comme une goutte d'eau pure. Souvent, ces imitations de pierreries, appliquées sur des ors soudés au verre, donnent aux pierres merveilleuses de Gallé, une richesse qui leur permet de lutter avec les plus magnifiques productions de l'orfèvrerie

moderne. C'est ainsi que vous trouverez, chez ce prodigue, aux mains toujours pleines et toujours ouvertes, des damasquineries pareilles au lacis des plus fines dentelles, et des floraisons d'orchidées — la fleur fantastique — et des vols de scarabées bizarres, aux ailes chatoyantes comme l'écrin vivant de la Nature.

Très remarquables au point de vue technique, ces procédés nouveaux n'ont été cherchés et conquis par Émile Gallé qu'en vue de lui fournir des matériaux exquis, à l'aide desquels il traduira ses pensées toujours poétiques, empreintes de cette sentimentalité délicate, toujours chère aux femmes, dont le jeune Émile est depuis longtemps le favori.

Cette main, d'une habileté vraiment consommée, est toujours au service d'une âme de penseur et de rêveur.

Un des mérites, je voulais dire un des charmes des créations d'Émile Gallé c'est qu'elles sont toutes empreintes d'une sensibilité qui déborde de lui comme d'une source trop pleine. Il y met beaucoup de lui-même, et c'est un peu pour cela que le public les aime tant. Il y a dans tout ce qu'il fait, comme le bouquet d'un parfum poétique.

C'est un plaisir pour moi rien que de lire le titre des petits chefs-d'œuvre exposés par le Nancéen.

Voyez plutôt :

Le *Crépuscule*, lampe en cristal violet, tons de l'aubergine mûrissante ;

La *Soldanelle des Alpes*, cristal améthyste, comme une bague d'évêque, avec des couches neigeuses ;

La *Myrtille*, cristal mousse et prune ;

Les *Anémones de Pâques*, à pâte d'agate, avec des ciselures mauves ;

Le *Liseron d'Octobre*, avec cet exergue de Verlaine :

« Vous vous êtes penché sur ma mélancolie ! »

Les *Veilleuses d'Automne*, cristal nuagé de bleu céleste et de rose pâle ;

Le vase de tristesse, cornet en bleu *troublé*, avec des ancolies, ciselées dans un violet passé, aux teintes d'une incomparable douceur.

Un cristal feuille morte, et vert céladon, illustrant un vers de Victor Hugo

« Comme dans les étangs, assoupis sous les bois ! »

Une urne antique, devant laquelle on s'agenouillerait, en cristal purpurin, ombré de vert avec, pour décors, des hêtres, des noctuelles et des orchis, et ce rappel d'Alfred de Vigny :

« Les grands bois et les champs sont de vastes asiles ! »

*
* *

Le bois ciselé, tourné, façonné, incrusté, avec toutes les richesses de la marqueterie, n'a pas plus de secret que l'émail ou l'intaille, pour maître Emilius, qui, malgré sa jeunesse encore en fleur,

semble vouloir ne rester étranger à rien de ce qui regarde les Arts décoratifs, cette incontestable gloire de notre pays, la seule aujourd'hui, que l'on n'ose pas encore nous contester.

Toujours subtil, toujours ingénieux, Emile Gallé se complait à rechercher dans la nature familière, dans celle que nous avons à chaque instant sous les yeux, les motifs de ses décors, toujours piquants, toujours nouveaux, toujours inattendus. Le Laurier jaune, le Cerfeuil, l'Oseille, les Petits-Pois, toutes les herbes potagères, je dirais volontiers toutes les herbes de la Saint-Jean, lui fournissent les plus aimables, les plus frais sujets d'ornementation, pour les tables, les consoles, les entrées de serrure des meubles grands et petits d'une salle à manger comme on en voit guère. J'allais dire comme on n'en voit pas ailleurs qu'à Nancy.

N'avais-je pas raison de le dire, il y a là des manifestations d'art entièrement nouvelles, dignes au plus haut degré de l'attention et de l'étude du public, de la critique et des amateurs, et nous devons savoir gré aux organisateurs de l'Exposition du Champ de Mars d'avoir ouvert à un maître comme Emile Gallé ses galeries où sa place était marquée depuis longtemps.

7 Mai 1892, LOUIS ÉNAULT.

JOSÉ FRAPPA

Confetti Parisiens

EN BATAILLE !

Voyons, M. Frappa ! Faites-nous donc un de ces bons curés bedonnants et ventripotents que vous faites si bien, ou quelque bon moine rubicond, oublieux de l'abstinence, à qui le vin de la bonne cuvée a mis des rubis sur la trogne. Cela nous réjouit fort de voir ces bons frocards en goguette !

Ainsi parle l'amateur, et l'artiste, qui sait bien que celui qui paie à le droit de commander, ajoute encore à sa collection un frère Jean des Entomneures, ou quelque vicaire du curé de Meudon.

On n'a peut-être pas tort d'engager M. José Frappa à rester fidèle à un genre où il a obtenu tant de succès,

et à nous montrer encore et toujours les doyens entre deux vins, les abbés folichons, les chanoines égrillards, et les capucins qui oublient leurs sandales.

Mais je jure bien que tout cela ne le fait pas rire, parce qu'il sait bien qu'il est capable d'autre chose, et qu'il trouve tout à fait déplaisant de se voir parqué dans un genre, quand il pourrait les aborder tous.

Je n'en voudrais d'autre preuve que l'énergique *Mineur de Saint-Étienne*, exposé l'année dernière au SALON du Champ de Mars, ou cette belle batailleuse, enfarinée comme un Pierrot, qui se jette en pleine mêlée dans la bataille des *confetti!* Quand je vous dis qu'il peut faire tout ce qu'il veut ce FRAPPA : hier un Cordelier, une Colombine aujourd'hui, vous ou moi demain !

DAVID NILLET

La Soupe

Monsieur David Nillet, comme son presque homonyme Millet, qui ne dit plus l'*Angelus* que là haut; comme Léon Lhermitte, un des plus robustes et des plus vaillants parmi les maîtres contemporains, M. David Nillet, disons-nous, a le goût des sujets populaires, et il aime à prendre ses héros parmi les humbles et les petits.

C'est dans le milieu ouvrier — il est vrai qu'il est à la mode aujourd'hui, — que notre artiste a mis le couvert. On mange la soupe en famille. Il paraît que le travail creuse, car ces braves gens ont bon appétit. Ils font bien ce qu'ils font, et rien ne les distrait de ce bon repas de

midi, qui fait oublier les fatigues de la matinée, et redonne des forces pour achever l'œuvre du jour. Il y a des gens qui, même dans les sujets de la vie ordinaire, songent à faire la part de l'Idéal.

M. David Nillet a su s'affranchir de ce souci. Il peint ce qu'il voit, et, pour le reste : « *Il laisse faire aux Dieux !* ». C'est un système comme un autre. Je suis trop franc pour ne pas avouer que j'en ai un autre — sans prétendre qu'il soit meilleur !

M. David Nillet n'est pas tourmenté par la préoccupation de chercher des types. Il ne cherche pas l'*au-delà* et le *par-delà*. Mais il a une perception très nette de ce qui se passe autour de lui, il voit les choses belles qu'elles sont, et il les rend telles qu'il les voit. C'est déjà beaucoup.

AIMÉ PERRET

Les Fiancés

Monsieur Aimé Perret est un sympathique. On aime sa peinture, et ses tableaux deviennent aisément populaires. C'est qu'ils ont tout ce qu'il faut pour plaire au public. Le peintre choisit de préférence ses héros dans le monde des bonnes gens, et ce sont de jolies scènes de leur vie de tous les jours qu'il aime à reproduire.

Tous les lecteurs du Paris-Salon se rappellent cette charmante *Distribution des prix*, dans une école de jeunes filles, exposée au Champ de Mars en 1890. Cette

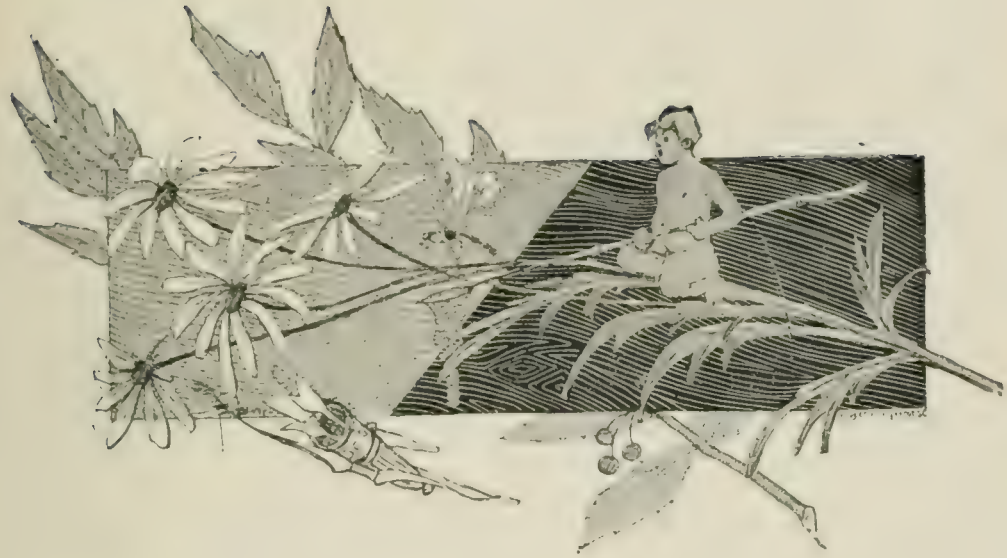
composition claire et gaie, pleine de mouvement et de vie, méritait d'être remarquée — et elle le fut. On en aimait l'animation et l'éclat.

Aujourd'hui, M. Aimé Perret nous offre une œuvre d'un genre plus intime et plus calme.

Les Fiancés! titre charmant, plein de promesses. Les fiançailles c'est l'aurore de l'amour.

Deux jeunes êtres, qui ont juré d'être l'un à l'autre, et tout l'un pour l'autre, s'avancent, en se tenant par la main, sous le regard ami des étoiles qui se lèvent à l'horizon, à travers la campagne vaste et silencieuse.

Sur la lisière de la route qu'ils parcourent, debout, et les regardant passer, une grande et jolie fille, qui n'a pas encore trouvé l'autre moitié de son âme, se demande quand luira pour elle dans les cieux profonds, l'étoile du berger. Tout cela est d'une naïveté aimable et charmante.



ROSSET-GRANGER

Jeune fille chassant les papillons

C'est une idylle printanière. Au pied d'un perron aux marches basses, faciles, et qui semblent vous inviter à les franchir, une jeune fille, dans la prime-fleur de son printemps, armée du filet vert, en gaze transparente, donne la chasse aux papillons blancs.

Comme sujet, c'est mince, et il n'y a pas là de quoi révolutionner les empires.

Mais, en art, l'exécution est beaucoup, si elle n'est pas tout. Et l'exécution de M. Rosset-Granger est pleine de grâce et d'élégance. Il y a beaucoup de suavité dans la tête blonde de cette jeune châtelaine, très séduisante dans sa simple petite robe du matin, dont la mousseline modeste (ô sainte mousseline !) se rehausse d'un ruché de dentelle écrue.

Le geste est plein de naturel ; la main gauche relève négligemment le pli tombant de la jupe, et par un mouvement souple, le corps mince et svelte se penche en avant, tandis que le bras droit, armé de l'engin léger mais perfide, s'avance pour happer l'inconsciente victime. C'est un souffle, c'est un rien, et c'est un aimable tableau.

Que pourrions-nous demander de plus, à l'auteur, un jeune et un sympathique ?

JEAN BÉRAUD

La Descente de croix

JEAN BÉRAUD est le plus parisien des Parisiens, et alors même qu'il traite les sujets les plus éloignés de nos boulevards intérieurs et extérieurs, il trouve toujours le moyen de les rattacher par des liens inattendus à notre vie, toujours si féconde pour lui en inspirations pittoresques.

Tout le monde se rappelle l'impression profonde produite par sa *Madeleine chez le Pharisien* à notre dernier SALON. Ce fut, à coup sûr, le succès le plus retentissant de l'an de grâce 1891.

J'ai encore présent à l'esprit la pose si pathétique

de la belle pécheresse de Jérusalem, écroulée aux pieds du Christ, dans un prosternement d'humilité, d'adoration et d'amour. Mais la sœur de Lazare, la blonde fille de Magdala, n'était plus la Juive de l'évangile : c'était une cocotte fin-de-siècle, habillée chez Paquin ; le *Pharisien* était un *Parisien* de l'Académie française, dont Bonnat faisait alors le portrait, et ses convives, qui ne sortaient pas de la synagogue, appartenaient, de près ou de loin, au petit groupe du TOUT-PARIS.

La *Descente de Croix*, exposée au Salon de 1892, est le pendant de la *Madeleine* de 1891. L'artiste a remplacé le Golgotha par les hauteurs de Montmartre, et si le divin Crucifié est bien le fils de Marie, les comparses du grand drame sont les anciens électeurs de M. Clémenceau de la Clémencière. Le contraste est piquant, et, comme toujours, l'œuvre de M. JEAN BÉRAUD ne cesse d'attirer la foule.

Mais je me demande ce que le spirituel artiste pourra bien nous montrer l'an prochain !

HENRI SAINTIN

Portraits de M. et Mme D.

J'ÉTAIS un jour en visite chez Madame de Trois-Étoiles — mariée en secondes noces au frère de son premier mari. Le portrait de cet excellent homme, peint par mon vieil ami Gustave Ricard, était un morceau de facture précieuse, que des artistes auraient eu honte de reléguer sous les toits On l'avait donc gardé au salon — on était sûr qu'il ne serait pas indiscret — et comme j'en faisais mon compliment à la dame :

« C'est le portrait de mon beau-frère ! répondit-elle, pour sauver la situation ».

C'est qu'en effet, dans l'hypothèse d'un second mariage, le portrait de celui qui est parti gêne toujours un peu celui qui reste.

Il le gêne bien davantage encore si les deux époux ont leurs images placées dans le même cadre, se regardent dans les yeux, et ont l'air de vouloir prolonger éternellement le tête à tête.

C'est la réflexion qui se présente naturellement à l'esprit devant le tableau de M. Henri Saintin, *Portraits de M. et Mme D.*, et si j'étais l'heureux possesseur de cette jolie petite Madame, avec le numéro 2, dans l'ordre de succession, je serais fort ennuyé de l'intimité — même passée — dans laquelle elle aurait vécu avec mon honorable prédécesseur.

Heureusement pour elle et pour moi que nous ne sommes veufs ni l'un ni l'autre. Elle est charmante dans son négligé du matin, blouse plissée, au col marin rabattu ; avec ses yeux d'Orientale aux fins sourcils, sa bouche mignonne, et son nez presque grec. Il me semble que je ne lui parlerais que le chapeau à la main. Mais le Monsieur garde sa casquette à large visière, fume sa cigarette et déguste son café, sans avoir l'air de se douter qu'un mari doit recommencer tous les matins la conquête de sa femme. Trop heureux s'il l'achève le soir.

EUGÈNE JETTEL

Chaumières, près de Cayeux

Non loin de cette colonie essentiellement parisienne, malgré son nom anglais de *New-Brighton*, entre les dunes, les marais et les terrains vagues qui longent l'estuaire de la Somme, se trouve le modeste village de Cayeux, absolument inconnu naguère, et qu'une douzaine de capitalistes aventureux ont vainement essayé de lancer dans la grande circulation du *sport* et du *high-life*.

Le pays est joli, avec son ciel bleu pâle, presque gris,

et sa lumière de perle fine. Je ne dirai pas que ce soit d'une gaieté folle; mais le climat est doux; le lapin foisonne dans les garennes, et la sauvagine abonde dans les marais. On n'y fait pas, sans doute, cinq toilettes par jour comme à Trouville, à Dieppe, à Ostende ou à Blankenbergue, mais on y vit doucement entre soi, d'une bonne vie de famille, sans être exposé à l'exploitation féroce de certaines plages à la mode, où l'on vous vole *à l'instar de Paris.*

M. Eugène Jettel a bien saisi, et non moins bien rendu, l'aspect général du pays, avec ses grands horizons, ses aspects mornes, parfois désolés, sa végétation rare et malingre, et ses maisons basses, assommées par leurs toits de chaume. Et dire que nous ne sommes qu'à quelques lieues de cette opulente Normandie, où l'on s'enrichit rien qu'à regarder pousser l'herbe. Oh! variété infinie de la Nature!

BOUDIN

Le Quai de Villefranche

Sur cette côte charmante, qui s'étend de Fréjus à Vintimille, brodée de golfes et dentelée de promontoires, où la terre et la mer semblent se pénétrer l'une et l'autre, et réaliser une si intime union qu'il semble difficile de savoir où l'une commence et où l'autre finit, il existe, çà et là, quelques petits coins privilégiés qui laissent dans l'âme impressionnable du voyageur un souvenir plus vif, plus pénétrant et plus ineffaçable.

Villefranche est la perle fine de ce collier de beautés que

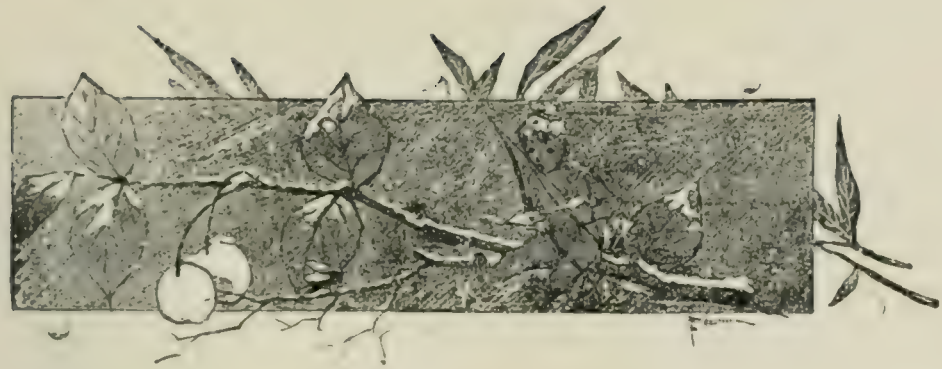
la main des génies égrenne, comme à plaisir sur cette côte enchanteresse.

A quelques kilomètres de Nice-la-Belle, quand on tourne le cap vers l'est, une demi-heure environ avant d'atteindre MONTE-CARLO, but secret de tant de pélerinages, où la Fortune aveugle, haut perchée sur sa roue inconstante, distribue ses faveurs au hasard, on rencontre la station de *Villefranche.*

Les touristes bien avisés ne vont pas plus loin, et, au moins pour quelques jours, ils plantent leur tente dans un des plus beaux sites qui puissent charmer le rêveur en quête d'attractions pittoresques.

Tout semble s'y réunir et s'y combiner à souhait pour le plaisir des yeux. Élégance des lignes, grandeur du paysage, splendeur de la végétation, et rayonnement de la lumière.

Ajoutez l'animation qu'apportent avec elles les flottes et les escadres de tous les pays, heureuses de promener leurs pavillons sur ces flots d'azur, et vous comprendrez que M. BOUDIN a trouvé là, sans peine, le motif d'un bien joli tableau!



COLIN

Le Marchand de Journaux

(RUE D'ARRAS, 1866)

MONSIEUR GUSTAVE COLIN, dont le pinceau cosmopolite se promène du Nord au Midi, et dont l'œuvre comprend aujourd'hui tant d'études diverses, saisies le plus souvent sur le vif des types populaires, a dû tressaillir d'aise le jour où, dans les rues d'Arras, sa patrie, il a rencontré ce crieur de journaux, promenant sa marchandise sur son éventaire ambulant.

C'est un type comme l'aurait aimé Callot, et comme Goyat l'aurait voulu peindre.

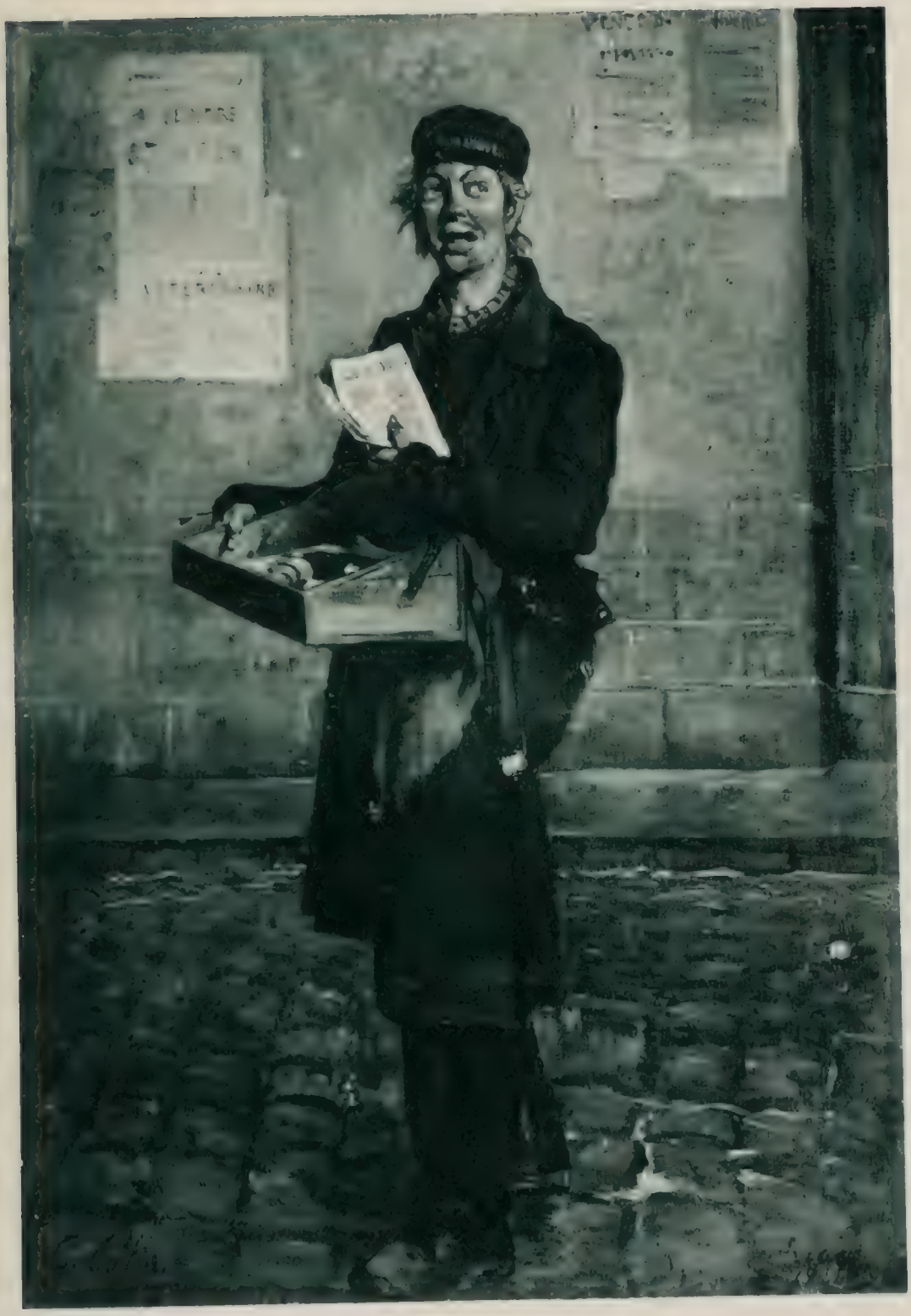
Cabanel aurait mieux aimé, lui, dessiner dix Vénus que

ce bonhomme-là, et je doute que Bouguereau lui réserve une place dans le Panthéon qu'il a peuplé de ses anges et de ses amours. — Mais cette peinture documentaire, comme on dit dans une certaine langue, aura du moins le mérite de nous conserver un type fin-de-siècle dont la réalité n'a rien de séduisant, mais qu'il est peut-être bon de conserver dans le Musée des horreurs sociales, à côté du camelot, né comme lui de l'écume fangeuse des grandes villes.

Après tout, Boileau avait peut-être raison le jour où il a dit qu'il n'était point

« ..... de monstres odieux,
Qui par l'art imités ne puissent plaire aux yeux. »

— C'est égal ! pour bien peint qu'il soit, je ne placerai pas le héros de M. Colin dans la chambre d'une femme grosse — j'aurai trop peur que le petit ne lui ressemblât !



MONTENARD

Dans les Vignes

(PROVENCE)

MONTENARD est comme Méry, dont personne n'a jamais connu le prénom, ce qui faisait croire aux sceptiques qu'il n'en avait pas. Il est vrai que son nom tout seul lui suffisait.

Le Catalogue, qui tient à sa disposition un remar-

quable assortiment de vocables charmants, des Édouard, des Hector, des Marius, des Michel, des Achille, des Edgard, des Henri, des Alphonse et même des *Domingo* pour les mulâtres — n'a rien trouvé pour ce jeune et aimable artiste — il l'appelle MONTENARD tout court. C'est gênant pour les dames qui aiment les petits noms.

Travailleur aussi infatigable qu'il est consciencieux, c'est par douzaine de toiles à la fois que l'artiste se rappelle au souvenir du public. — Né en plein Paris, il n'en est pas moins attiré vers le Midi par je ne sais quelle irrésistible attraction. Il lui faut les paysages ensoleillés de la Provence ; les grands rochers fauves, effrités par les siècles, et les côtes tantôt souriantes, tantôt sévères, que baigne, depuis Marseille jusqu'à Gênes la Méditerranée aux flots bleus.

Que choisir entre tant d'œuvres, d'une exécution si serrée, et qui reproduisent la nature même avec tant de fidélité, de relief et d'accent ?

Nous avons pris les *Vignes* dans la Provence, moins arides que d'autres toiles du maître, et doucement animées par la présence des vendangeurs, cueillant la grappe dorée. C'est du MONTENARD du bon coin.

ALBERT AUBLET

Le Mucoir

(SOUVENIR DU TRÉPORT)

ALBERT AUBLET a conquis dès l'époque de ses premiers débuts, la faveur du public, qui ne lui sera plus ôtée.

Sa *Boucherie du Tréport* exposée au SALON DES CHAMPS-ÉLYSÉES, il y a quelques vingt ans, fut remarquée par tout ce qu'il y a de connaisseurs à Paris pour la

puissance vraiment extraordinaire de son rendu, la valeur et la justesse de ses détails, et une harmonie dans les tonalités, qui révéla chez lui un futur maître de la couleur.

Le débutant a tenu largement ses promesses, et l'on l'on peut dire que l'heureux et habile artiste compte aujourd'hui à son actif une foule d'œuvres charmantes, toujours élégantes, d'une distinction parfaite, au milieu du réalisme grossier qui nous déborde ; où la grâce du dessin s'unit au charme de la couleur pour faire de lui un des peintres les plus sympathiques de notre temps.

Dans la toile que nous reproduisons aujourd'hui, *le Musoir au Tréport*, ALBERT AUBLET, tout en gardant la justesse et la précision de sa touche, agrandit quelque peu sa manière. Ses matelots émérites, appuyés sur le rebord du musoir, et regardant le travail des autres, sont peints avec une largeur et une fermeté rares. C'est un des bons morceaux du SALON DU CHAMP DE MARS, et nous sommes heureux d'avoir pu le reproduire.

RIBARZ

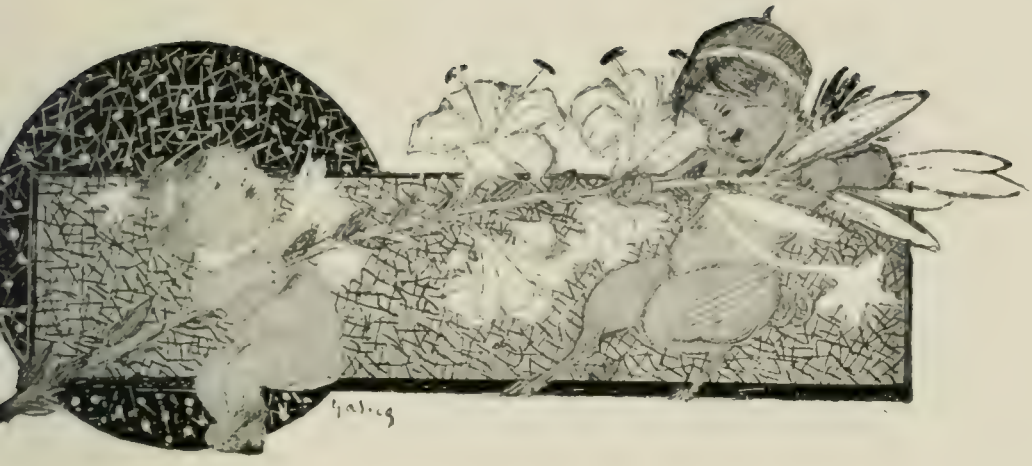
Une Maison féodale

Voici la première fois que, dans ces rapides études, le nom de M. Ribarz se rencontre sous ma plume. Mais j'espère bien le retrouver plus tard. C'est le propre de l'Exposition du Champ de Mars de nous révéler des tendances artistiques nouvelles en même temps que des noms nouveaux.

M. Rodolphe Ribarz est un Autrichien, un Viennois, qui a échangé le *Prater* ou le *Graben* pour nos boulevards extérieurs. C'est chez nous, maintenant, qu'il vit et qu'il travaille.

J'ajoute qu'il travaille bien et beaucoup. — Nous avons choisi entre dix autres tableaux, tous très dignes d'intérêt, la *Maison Féodale*, que nous sommes heureux d'offrir aujourd'hui à nos lecteurs.

Les peintres comme les poètes sont de puissants évocateurs du passé ; leur pinceau comme la baguette magique des enchanteurs, se joue du temps et de la distance, et transporte le spectateur dans le milieu qu'il a choisi. Avec M. Ribarz nous voici en plein Moyen-Age. On sent la force et la solidité de cette bâtisse à laquelle les reîtres et les partisans donneront plus d'une fois l'assaut. Plantée au pied de la montagne, qui la protège d'un côté, de l'autre elle surveille et domine la campagne au loin. Cependant les tourelles, les clochetons, les pinacles l'égaient et donnent à son ensemble une variété pittoresque, que l'architecture n'aurait jamais dû perdre.



GUSTAVE COURTOIS

Portrait de Mlle Bartet

Monsieur Gustave Courtois a su conquérir en bien peu de temps une véritable notoriété comme peintre de portraits, et, déjà, il compte à son actif un certain nombre de morceaux excellents. Il sait son métier comme un maître ouvrier qu'il est. Il excelle à donner à la bouche des femmes le sourire enchanteur, et le regard charmeur à leurs yeux profonds. Il trouve sur sa palette des tonalités caressantes, pour rendre le satin de leur peau et la soie de

leur chevelure. Il traite largement ses étoffes de façon à donner à ses draperies le flou et l'éclat que recherche la toilette moderne.

Il est vrai qu'il a eu un joli motif le jour où Mademoiselle Bartet est venue poser devant son chevalet, et qu'il n'avait plus guère qu'à copier la réalité pour nous offrir un petit morceau exquis.

Mademoiselle Bartet, la perle fine de la Comédie Française, une des plus aimables diseuses de ce temps, est aussi une des physionomies les plus attrayantes du monde dramatique contemporain, et nous devons savoir gré à M. Courtois du beau portrait par lequel nous sommes certains maintenant de la conserver toujours au répertoire... de la peinture.

Mademoiselle Bartet a posé dans le rôle très approprié et très séyant d'Adrienne Lecouvreur, avec les grands paniers et la poudre... La poudre à la maréchale, bien entendu, Maurice de Saxe n'en aurait pas voulu d'autre !

HUGO SALMSON

Les Bergères de Lackalanga

(SUÈDE)

Si j'étais un faiseur de statistique je pourrais présenter aujourd'hui à mes lecteurs des pages hérissées de chiffres, qui leur donneraient à penser.

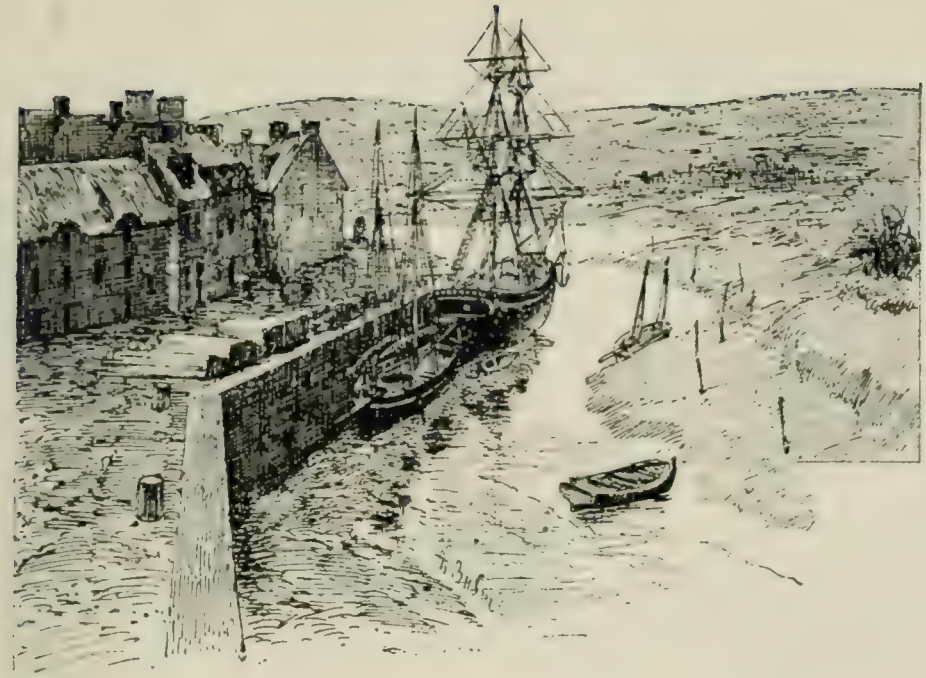
Sur les trois cent quarante exposants qui figurent au Champ de Mars, il n'y a pas moins de cent-trente-neuf étrangers, Américains, Suédois, Norvégiens, Belges, An-

glais, Allemands, Danois, Autrichiens, Turcs et Mexicains. Qui donc oserait dire que ce n'est pas là une exposition internationale au premier chef ?

Nous avons à un trop haut degré le respect de la liberté pour tous, et aussi un culte trop grand de l'hospitalité que l'on se doit entre nations civilisées pour oser nous en plaindre. Nous nous en plaindrons d'autant moins que cette colonnie étrangère compte parmi elle des hommes d'un remarquable talent, et qu'elle ajoute au concert de nos fêtes artistiques une note singulièrement vibrante.

Je dis cela précisément pour M. Hugo Salmson, un Suédois, élève de l'Académie royale de son pays, mais, depuis de longues années déjà, très fidèle habitué de nos Salons de Paris.

J'ai vu peu de tableaux au Champ de Mars ayant un accent plus pittoresque, et une intensité de vie plus puissante que ces petites *Bergères de Lackalanga*, espèce de filles sauvages, perdues dans l'âpre solitude sur les hauts plateaux des monts scandinaves, étrangères à toute civilisation, vivant au sein de la Nature et loin des hommes. On se sent rêveur devant cette toile étrange, dont l'originalité vous saisit. Que nous sommes donc loin de Montmartre et des Batignolles !



MESDAG

Retour de barques de pêche

Né à Groningue, dans les Pays-Bas, et habitant à La Haye, un hôtel somptueux et magnifique comme le palais d'un prince, au milieu d'une collection d'objets d'art, où l'on admire surtout les maîtres de l'École française, Hendrick-Willem Mesdag, expose chez nous depuis longtemps déjà, et l'on peut dire qu'il a conquis son droit de cité chez nous, par la force du talent.

Mesdag est peut-être aujourd'hui le premier peintre de marine qu'il y ait en Europe — et, par conséquent, dans le monde entier. Né au milieu des canaux néerlandais, familier avec les côtes et les golfes que sillonnent des navires de toutes les formes et de toutes les grandeurs, il connaît la mer comme personne, et, soit qu'il passe ses étés sur les rivages de Scheveningue, fashionables comme d'Ostende, Dieppe, Trouville ou Biarritz ; soit qu'il écume pendant de longs mois les flots verts du Zuy-der-Zée, on peut dire qu'il vit dans une communication intime et constante avec le perfide élément dont ses pinceaux, habiles et fidèles, roproduisent tous les aspects avec autant de vérité que de talent, et comme on sent qu'il a vécu de la vie des marins de son pays, qu'il est monté souvent sur leurs lourds bateaux ; que leur manœuvre n'a pas de secrets pour lui, et que c'est à force d'être vrai qu'il devient pittoresque !

MUENIER

Soir de Provence

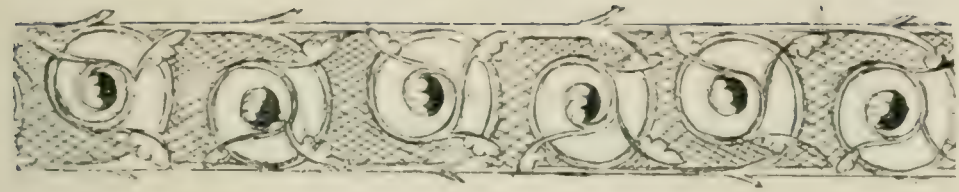
Monsieur Muenier, qui est très jeune, et dont le nom se présente à nous pour la première fois dans une étude rapide mais sincère sur la peinture contemporaine, entre de plein-pied dans la renommée. Les sept ou huit tableaux qu'il expose sont très remarqués, et ils méritent de l'être.

L'artiste à qui nous devons l'*Abreuvoir*, un des tableaux du Champ de Mars dont l'exécution révèle le plus d'habileté au point de vue de l'exécution matérielle, a une vision si nette des choses qu'il sait, mieux que pas un, saisir

comme on dit, la Nature sur le fait. Je ne crois pas qu'à l'heure présente personne possède à un plus haut degré que lui le sentiment du plein air. La *Levée des Masses*, le *Pêcheur d'Oursins*, le *Lavoir des Perchets*, sont de véritables chefs-d'œuvres en leur genre, et nous promettent un maître. Les visiteurs du Champ de Mars se pressent autour de ces tableaux, charmés de la sincérité de l'impression qui s'en dégage.

N'est-ce point une page exquise, dans sa grâce et sa fraîcheur aimable comme une idylle antique, *Soir de Provence* reproduite par notre PARIS-SALON ? comme la calme sérénité du paysage contraste doucement avec le charme mélancolique de cette belle rêveuse, à demi-couchée dans l'herbe, appuyant sur sa main sa jeune et jolie tête. Musset aurait dit :

« Pâle comme un beau soir d'automne ! »



JEAN CABRIT

Vallée de Mozau

SAINT-PALAIS

J'AIME à me sentir en communication avec mes lecteurs. Il me plaît fort de connaître leurs impressions : Critique par état, je goûte la critique des autres, et, quand elle est faite avec bienveillance et bonne foi, je m'efforce d'en profiter. Parfois aussi, je résiste, en expliquant mes raisons.

Un groupe aimable et sympathique nous reproche à mon éditeur et ami, M. Bernard, et à moi aussi, bien entendu, de faire trop petite, dans nos deux volumes de PARIS-SALON, aux Champs-Elysées comme au Champ de Mars, la part de paysage, qui tient une si grande place dans l'école française contemporaine. Notre excuse, c'est que, très souvent, le paysage, très bien venu sous le pin-

ceau de l'Artiste créateur, n'a plus la même force, n'a plus la même grâce dans une reproduction, qui ne peut arriver au rendu de son modèle — et, là où l'on n'est pas empoigné par le sujet, il faut une irréprochable exécution.

Cette exécution, je crois que nous sommes bien près de l'obtenir avec le tableau de JEAN CABRIT.

Que ce motif est joli dans sa grandeur et sa simplicité ! Quel calme dans cette eau profonde, mollement et paresseusement endormie sous le couvert des grands arbres, et comme le regard se perd avec bonheur dans cette profondeur lointaine de l'horizon infini. M. JEAN CABRIT peint le paysage comme les poètes le comprennent.

BRÉTEGNIER

La Lecture de la Bible

CHOSE étrange, et que l'on ne rencontrerait peut-être pas ailleurs que chez nous autres, bons catholiques, la lecture du Livre par excellence — de la Bible — base de nos croyances et fondement de notre religion, nous est formellement interdite — au moins dans la pureté originale de son texte, dicté cependant par l'Esprit Saint, et, par cela même, sacré pour nous !

Avant qu'elle n'ait ses entrées dans nos familles, il faut que la Bible soit expurgée, comme jadis les éditions privilégiées des classiques grecs et latins à l'usage du dauphin — *ad usum delphini.*

Il est donc bien évident que le tableau de M. BRÉTEGNIER, intitulé : *La Lecture de la Bible*, si intime et

si recueilli, dans sa gravité sévère, nous transporte dans un intérieur protestant.

L'action est très simple et se peut conter en deux mots.

Au bout d'une table rustique, une jeune fille, la main posée sur le livre ouvert, lit lentement le texte saint, écouté avec recueillement par deux autres femmes et un homme groupés autour d'elle.

M. Brétegnier, très chercheur, très porté à l'analyse des sentiments, nous a donné là des études de physionomie d'un sérieux intérêt. On ne se contente pas de voir ce tableau. On veut le revoir !

E. de Montzaigle 92

EDGARD DE MONTZAIGLE

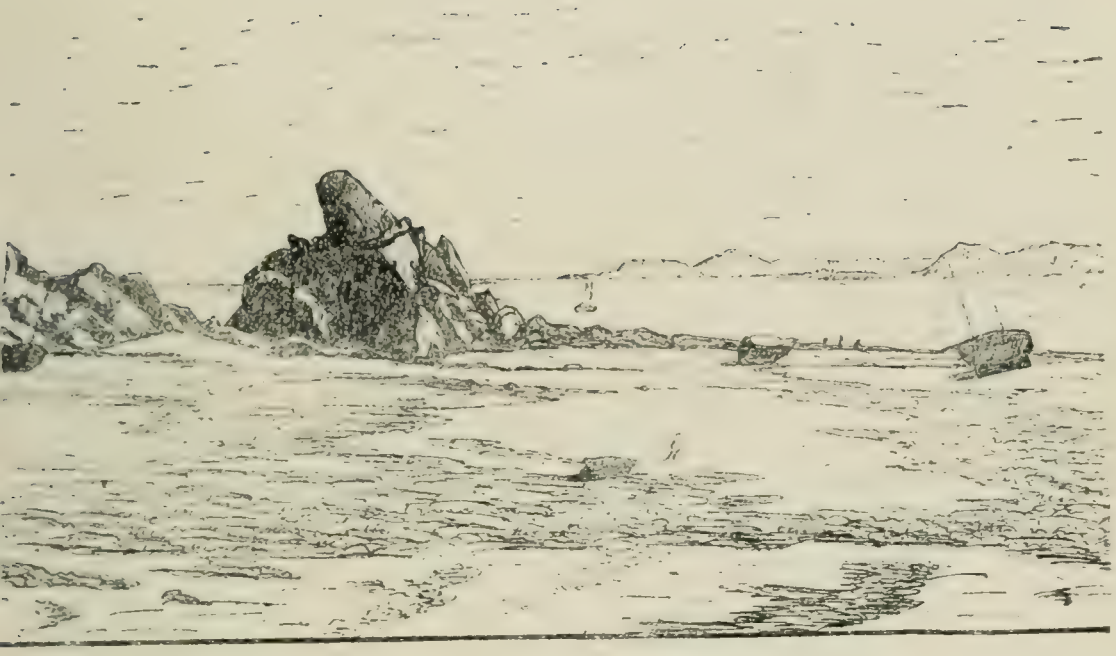
Les deux Amies

Voila donc une scène de la vie heureuse. *Deux amies*! Elles sont jeunes et belles toutes deux. Un peu coquines... je n'en sais rien ; mais j'en suis sûre!

L'une lit une lettre, et l'autre écoute la lecture. Je plains le correspondant, car, sur ces deux jolies visages, très espiègles et très fins, il faut bien reconnaître qu'il y

a plus de malice que de tendresse. Jolies d'ailleurs comme des Amours, mises à la mode d'hier, qui, par hasard se trouve être encore celle d'aujourd'hui, avec le col relevé à la Médicis, qui engonce un peu la tête, mais dans lequel s'encadrent délicieusement de jeunes et jolis visages. Nous sommes où il vous plaira, pourvu que ce soit tout près de Paris, sur la terrasse de quelque restaurant à la mode, avec, devant nous, l'espace jalonnée par la silhouette mince de grands arbres, qui ne donneraient pas beaucoup d'ombrage. Le déjeuner tire à sa fin ; c'est l'heure des aimables confidences, et vraiment on les sent tellement en confiance l'une avec l'autre que l'on croit volontiers qu'elles vont tout se dire.

Tout intrigué, à une table placée un peu en arrière, un *Monsieur suit* qui semble avoir plus de curiosité que de cheveux, voudrait bien être en tiers dans leur malicieuse causerie, et ne demanderait pas mieux que de rapprocher les couverts. Inutiles désirs ! Car elles se suffisent à elles mêmes, ces deux charmantes amies et n'ont besoin de personne.



RICHON-BRUNET

Pleine-mer

C'EST une page de la vie réelle — mais non pas *réaliste* au nouveau sens où l'on prend ce mot aujourd'hui, que nous offre sous ce titre : *La pleine Mer* M. RICHON-BRUNET. C'est vu, c'est vécu ; pour tout dire en un mot, c'est vrai ; mais de cette vérité qui sait faire un choix,

entre les divers éléments qui lui sont soumis; qui ne se contente pas de copier la nature, mais qui l'interprète. C'est à cette condition — et à cette condition seule — que l'on est un artiste... et M. RICHON-BRUNET mérite ce beau nom.

L'œuvre ne ment point à son titre. Nous sommes bien en pleine mer. La vague puissante soulève la lourde barque comme une coquille de noix, et c'est le souffle du grand large qui remplit nos poitrines de ses effluves sains et puissants.

Les trois hommes qui occupent l'avant de l'embarcation sont très fièrement campés, et tout à leur besogne. S'ils savaient le latin — mais ils n'ont pas l'air de le savoir — je dirais qu'ils méditent ce proverbe de la sagesse pratique des Anciens : « *Age quod agis* ! » Fais ce que tu fais. Les deux rameurs penchés sur les avirons, feraient honneur aux équipes d'Oxford et de Cambridge, et le vieux, ridé, brûlé, tanné, culotté, lotissant le poisson dans les paniers, est un vrai type du classique *Loup de mer*. Cette peinture là serait très goûtée dans une station de pêche.

DAGNAUX

Place Victor-Hugo

PARIS, dans son ondoyante et infinie diversité, fournit à nos peintres une mine inépuisable d'intéressants sujets. Jean Béraud, pendant longtemps, adora nos boule-

vards, et rencontra sur l'asphalte, à l'ombre des platanes grêles, des types qu'il a su rendre inoubliables. Antonin Guillemet, le grand paysagiste, n'est jamais plus heureux que lorsqu'il peint la Seine à Bercy, ou les splendeurs du Soleil couchant, contemplées du terre-plein du Pont-Neuf ou des îles de la Cité.

M. Albert Dagnaux a les mêmes goûts, et, en regardant son tableau, je suis obligé de reconnaître qu'il a raison.

M. Albert Dagnaux, qui demeure dans cette rue Saint-Didier, bourgeoise et paisible, habitée jadis par Gambetta, dont le souvenir la rendra historique, n'a eu que quelques pas à faire pour trouver le sujet du tableau qu'il expose aujourd'hui : la *Place Victor Hugo*.

A vrai dire, le tableau était tout fait, et il a suffi à l'artiste de le transporter de la réalité dans son cadre.

C'est du reste ce qu'il a fait avec une fidélité très habile.

Le spectateur qui arrive à la place en venant de l'Arc de Triomphe, s'arrête à quelques pas de la fontaine, et voit se dérouler devant lui la longue perspective du boulevard filant vers Passy.

Beaucoup de vie, d'air et de mouvement.

GOENEUTTE

Au Louvre

TOURISTES DEVANT UNE FRESQUE DE BOTICELLI

Le grand break à quatre chevaux de l'agence Cook s'est arrêté devant la noble colonnade de Perrault ; la troupe ahurie des touristes, qui regardent sans voir et qui écoutent sans comprendre, vient d'en descendre, sous la conduite du

guide patenté, qui, d'un bout de l'année à l'autre, avec la conviction d'un perroquet ne sachant pas ce qu'il dit, répète le même boniment à son auditoire cosmopolite et changeant.

Dans tous ces sujets, où il s'agit de prendre la Nature sur le vif, de serrer de près la réalité, et de faire preuve d'une exécution consciencieuse et sévère, et qui ne livre rien au hasard, M. Gœneutte est un maître. Il est plein de verve, d'ironie et en même temps de vérité. Mais la recherche des types, que nul ne sait trouver mieux que lui, ne nuit jamais en rien à la justesse des mouvements, au naturel de la pose, ni aux qualités pittoresques de la composition. On peut être certain qu'avec lui le tableau à faire sera toujours fait.

Je n'en voudrais d'autre preuve que l'œuvre si vibrante que nous mettons aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs. Comme tous ces personnages sont bien dans la vérité de leur rôle, et comme on ne les imaginerait pas autrement qu'on ne les voit. Ce n'est pas un tableau que l'on a sous les yeux. C'est l'action même que le peintre a représentée. Il me semble entendre le *Barnum*, expliquant les beautés du vieux maître.

FIRMIN-GIRARD

Les Invités de la Fête

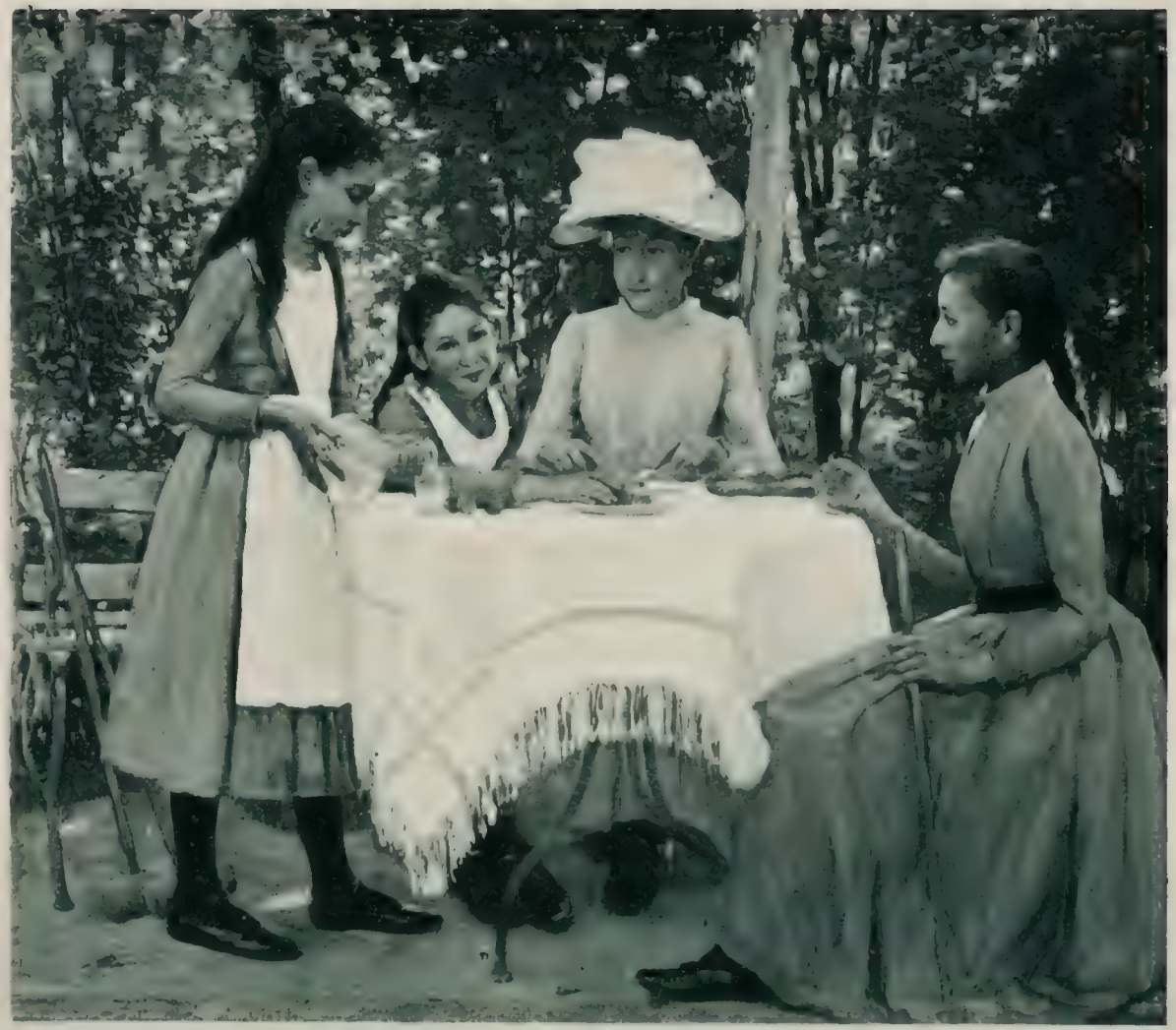
TYPES BRESSANS

FIRMIN GIRARD est un des rois du plein air, et je connais peu d'artistes qui puissent mieux que lui lutter à l'aide des gaietés de son pinceau avec les gaietés de la Nature. J'ajoute que son exposition du Champ de Mars est de la plus attrayante variété, et qu'il nous

promène de l'Est à l'Ouest, du Nord au Midi, comme le ferait à peine le plus infatigable des touristes. Le Berger d'Onival, dans la Somme, et la Bergère bressane; le Liage de l'Avoine, à Friaucourt, et le Choix des plantes; la Baigneuse et le Portrait de Mlle Jeanne sont autant de petits morceaux exquis, et que les visiteurs du SALON prendront grand plaisir à voir.

Quant aux *Invités de la fête*, dans une ferme de la Bresse, nous avouons qu'ils nous ont séduit par un ensemble de qualités pittoresques tout à fait remarquables.

Ce n'est plus là une simple étude, c'est un véritable tableau. Les types et les costumes de la vieille province sont reproduits avec une intelligente sincérité, et un grand sentiment pittoresque. Quelle jolie monographie de la France on pourrait faire avec les pinceaux de M. FIRMIN GIRARD. — L'œuvre est immense, je le sais! Mais qui donc est plus capable que lui de la tenter et de l'accomplir!



JOSEPH MESLÉ

Portraits

Mon vieil ami, Édouard Krug, ce Normand au nom alsacien, expose, au Salon des Champs-Élysées, seize portraits dans un même cadre — le père et la mère, et leurs quatorze enfants, dus à une collaboration aussi heureuse que féconde — tous vivants — et se demandant si la saison nouvelle ne leur vaudra pas les dragées de quelque nouveau baptême.

M. Joseph Meslé est plus modeste — il faut savoir se borner ! — et il s'est contenté dans son joli tableau, très

bien venu, de nous montrer quatre aimables sœurs, pleines de gentillesse et de grâce, qui se préparent à goûter. C'est le *Five o'clock* du bébé.

C'est une aimable scène de famille, que les mamans regardent le sourire aux lèvres.

La nappe étincelante est bien tirée; on voit que nous sommes dans une bonne maison. La petite fête a lieu dans un jardin. L'aînée préside, son chapeau blanc sur la tête, comme pour faire mieux ressortir les fines colorations de son visage; la seconde fait les parts, et les autres regardent le gâteau. Patience, mignonnes, tout le monde en aura!

GUILLAUME DUBUFE

Sommeil divin

La critique a peut-être égratigné quelquefois du bout de sa plume — qui au besoin peut être une griffe — l'épiderme sensible et délicat de M. Guillaume Dubufe. On lui a reproché d'embrasser trop de choses pour qu'il lui soit possible de les étreindre assez.

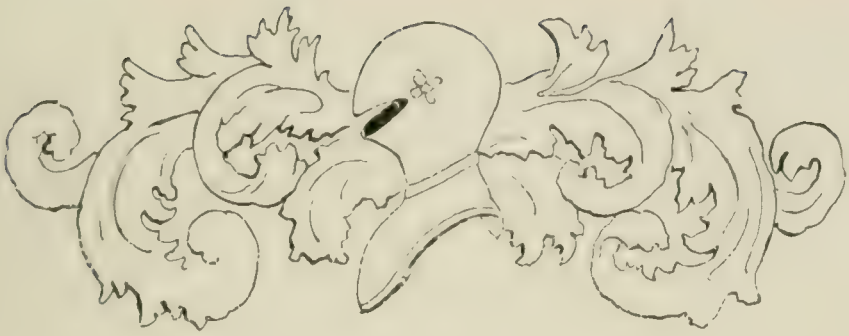
Pour moi, je ne me défends pas d'un certain faible pour ce travailleur infatigable, dont l'activité se projette dans toutes les directions, et qui me donne dans la même exposition — sans parler de ce qu'il me promet et de ce qu'il ne me donne pas — une sirène et le déjeûner du Printemps; le Feu et l'Eau; une Madone en blanc et une

Madone en rose ; un coin de Venise et la Maison de la Vierge ; la Trinité poétique et une Matinée de Siroco.

Ses confrères du CHAMP DE MARS rendent mieux que personne justice à son grand goût et à son instinct décoratif, en lui confiant l'arrangement de leur exposition, à laquelle il sait toujours donner un cachet remarquable d'élégance et de distinction.

Cette distinction — poussée parfois jusqu'à l'excès dans la recherche, c'est le trait distinctif du talent de M. DUBUFE.— Il sait parer ses figures de femmes d'une grâce et d'une suavité qui nous charment.

La Vierge qui s'avance vers le seuil d'une maison plus pompéienne qu'hébraïque, pour contempler le sommeil de Jésus, gardé par les Anges, est poétique comme une apparition céleste. On envie les Chérubins et les Séraphins qui ont une telle reine — et l'on remercie M. DUBUFE de nous l'avoir montrée au moins en peinture.



LUCIEN GROS

Gardes-Suisses

Monsieur Lucien Gros est représenté au Champ de Mars par une exposition très variée. Portraits, paysages et tableaux de genre.

Nous avons choisi, comme nous offrant le plus de qualités pittoresques, sa compagnie de *gardes Suisses.*

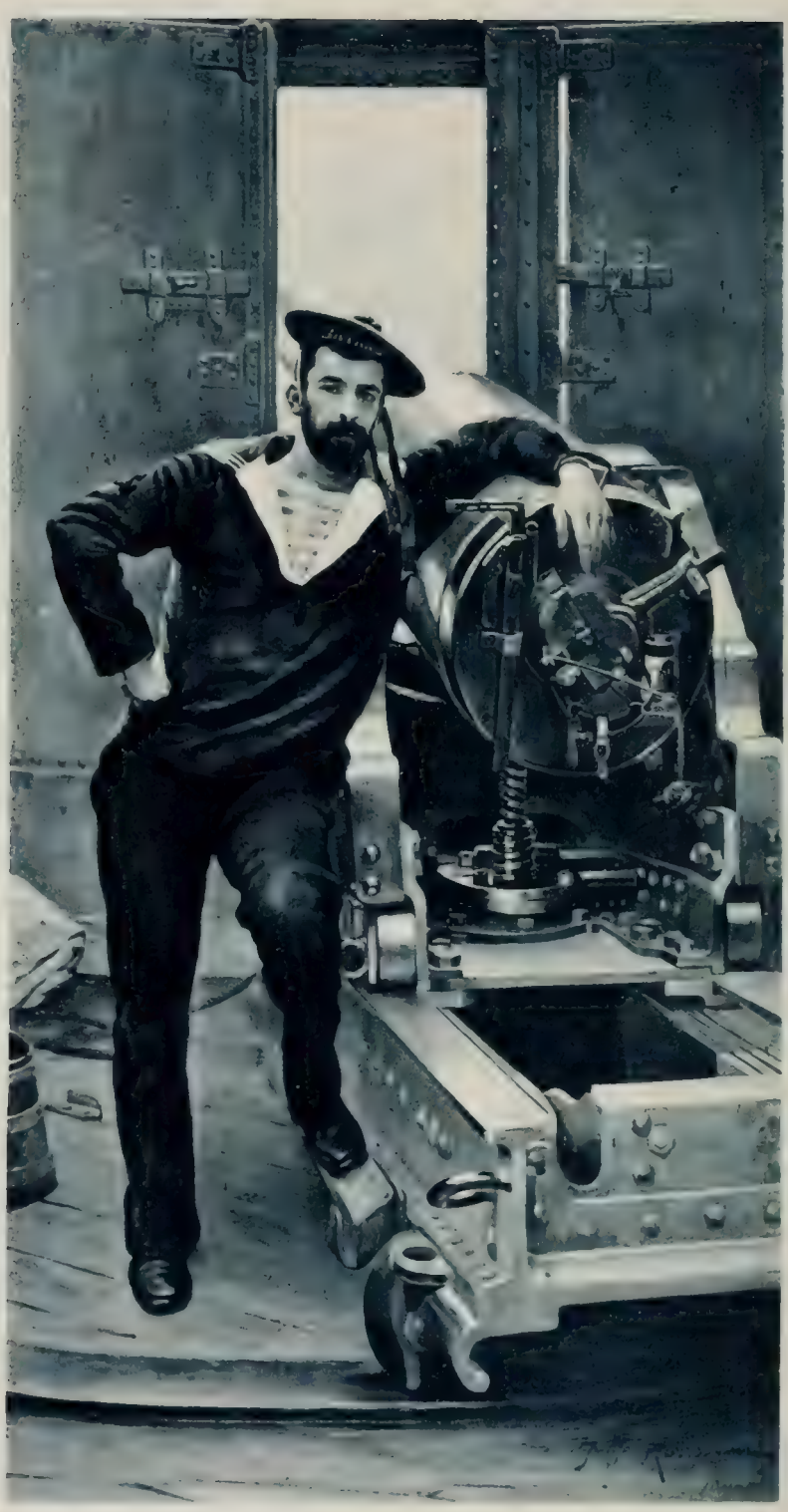
On sait que les Suisses ont eu, pendant des siècles, la spécialité de vendre leurs services à beaux deniers comptants, à ceux qui voulaient payer leurs bras et leur sang.

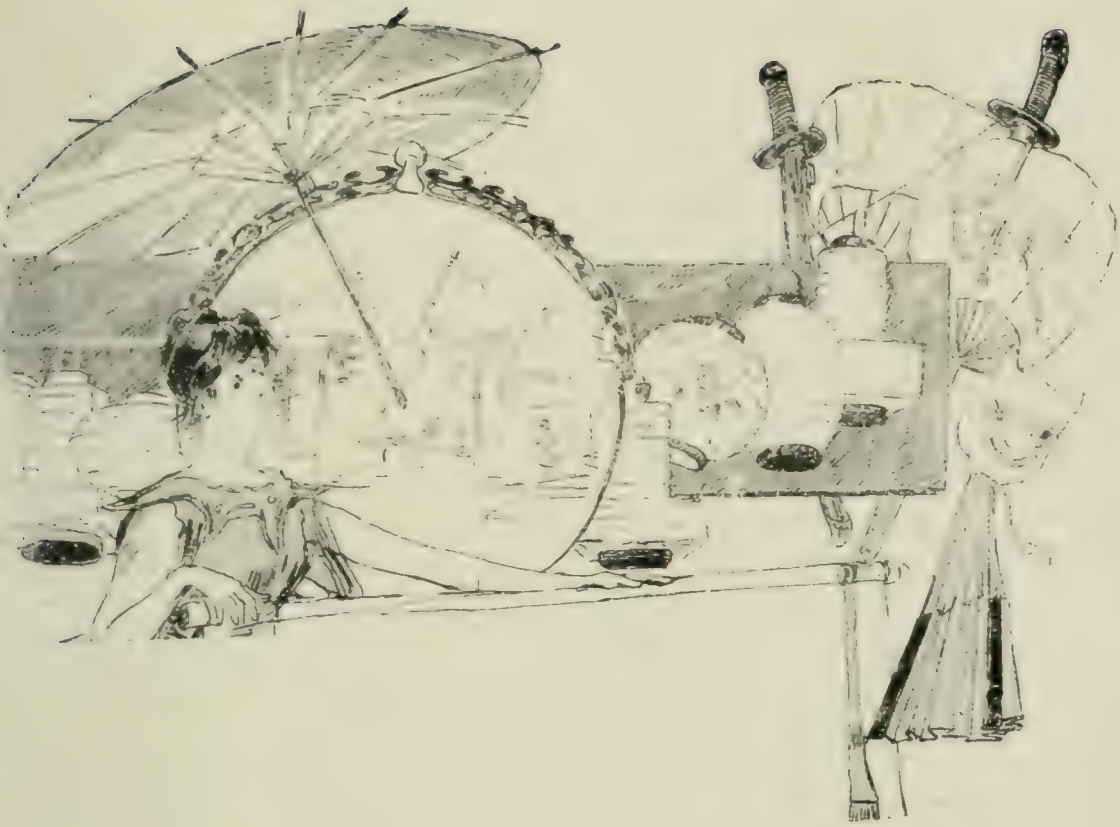
Oui, il fallait payer ! Pas d'argent, pas de Suisses ! Mais on savait du moins qu'ils exécuteraient fidèlement et loyalement le marché, et la grande et belle figure — un chef-

d'œuvre de Thorwaldsen — connue dans l'Art et dans l'Histoire sous le nom du *Lion de Lucerne*, rend un magnifique témoignage à leur vaillance et à leur honneur. On sait aussi avec quel héroïsme, aux premiers jours troubles de la Révolution française, ils défendirent nos princes, que d'autres abandonnaient lâchement, ou trahissaient au mépris de leurs serments.

Tous ces souvenirs me reviennent à l'esprit — un peu malgré moi peut-être — car il est des choses que l'on voudrait oublier — devant le tableau très bien ordonné, et d'une exécution si brillante, exposé par M. Lucien Gros.

La scène se passe à l'époque de la Renaissance, dans quelque palais des Valois, dont les hardis compagnons portent fièrement le très élégant et très beau costume. Mais ce n'est pas seulement une étude de costumes que nous offre l'artiste. Je trouve aussi dans son tableau des physionomies singulièrement énergiques, et des types intéressants et variés.





J.-J. ROUSSEAU

Panneau décoratif

POUR LE CERCLE NATIONAL
DES ARMÉES DE TERRE ET DE MER

Il y a des noms difficiles à porter. Le laquais de génie qui a illustré celui-ci : Jean-Jacques Rousseau ! en a fait pour les autres un lourd héritage, et je comprends que celui à qui en incombe le fardeau, ne se risque point

à provoquer de dangereuses comparaisons ; car si ce misantrophe nous condamne souvent à flétrir la bassesse de ses sentiments, il nous force aussi d'admirer la hauteur, la correction et la pureté de sa forme littéraire, de son *écriture*, comme on dit aujourd'hui, dans le charabia moderne.

Donc, quand on s'appelle JEAN-JACQUES ROUSSEAU — et qu'on n'est pas *lui* — il ne faut pas toucher à la plume : il faut prendre un pinceau.

Ainsi fait l'aimable auteur du panneau très décoratif que reproduit aujourd'hui notre PARIS-SALON, et qui a été peint pour ce magnifique Cercle Militaire, établi aux lieux mêmes où se trouvaient jadis les appartements du *Splendide-Hôtel.*

Si jamais un tableau fut à sa place dans un salon où nos amiraux viendront se reposer de leurs campagnes, c'est bien celui-là ! comme il a bonne mine et belle tournure, ce matelot, qui pose familièrement son bras sur le canon au repos, qui, dans un instant peut-être, va cracher la mitraille et la mort. — Il serait difficile de trouver une plus noble image du calme dans la force. La figure est belle, sans fatuité, sans pose et sans mièvrerie ; c'est la vraie beauté virile. Ainsi devait être ce Frère Yves — si bien loti par la destinée.

ALFRED STEVENS

Cache-Cache

C'EST pour les producteurs d'une fécondité inépuisable comme M. ALFRED STEVENS que le règlement du SALON en vigueur au Champ de Mars semble avoir été fait, parce qu'il leur permet une exposition en quelque sorte sans limites de leurs œuvres, et qu'il leur laisse ainsi une communication aussi large qu'ils le souhaitent avec le public.

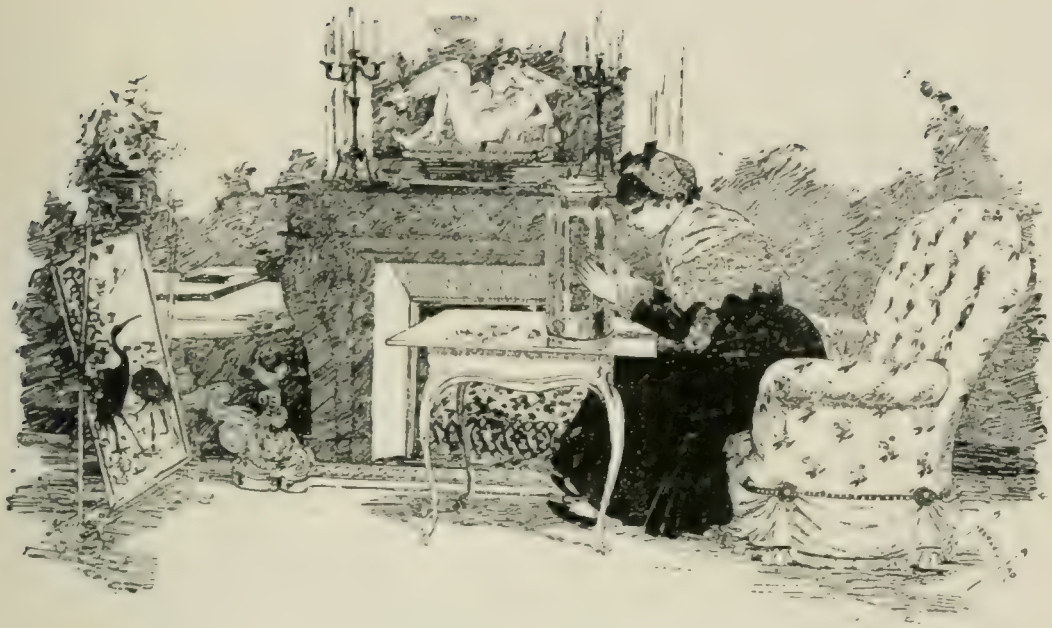
M. ALFRED STEVENS en profite, et il a raison. Ce n'est

pas nous qui nous en plaindrons. Portraits, études, tableaux de genre, marines, paysages, on trouve tout dans cette exposition qui comprend une vingtaine de tableaux.

Il aurait fallu dix ans pour les montrer aux visiteurs des Champs-Elysées. Tout a été dit sur cette virtuosité puissante, qui ne connaît plus d'obstacles, et qui rend avec la même habileté la patine des vieilles orfèvreries, le flou de la peluche, les tons fanés des anciennes étoffes, l'intense coloration des fleurs, la mélancolie des paysages, à l'heure où la nuit tombe du ciel, la mer aux flots transparents tachetés de voiles blanches, et la peau veloutée et la chair savoureuse et vivante des femmes, dont il est depuis longtemps le peintre privilégié.

Cache-cache est peut-être le morceau le plus attrayant de cette intéressante exposition.

Une belle jeune femme, en toilette de ville, le chapeau sur la tête, immobile derrière la porte entr'ouverte de son boudoir, croit échapper au toutou blanc qui la devine, et qui va la trouver. De ce rien, ALFRED STEVENS a fait un idéal d'élégance et de grâce.



PUVIS DE CHAVANNES

L'Hiver

Comme jadis ce bon et grand Corot, maître du paysage romantique, et qu'il fallait adorer à genoux, M. Puvis de Chavannes, souverain maître de l'art décoratif, entre aujourd'hui de plain-pied dans sa gloire.

Après avoir été longtemps contesté par une foule que la nouveauté a toujours effrayée, et à laquelle il a fallu

des années pour s'accoutumer à cette poésie idéale et à cette grandeur sereine, on le place aujourd'hui à une telle hauteur que la critique ne saurait plus l'atteindre, et que ses admirateurs faisant une légère correction à l'inscription placée sur le tombeau du Dante écriraient volontiers sur le piédestal de sa statue :

Onorate l'altissimo pittore.

Je n'y contredirai point.

J'aime mieux reconnaître l'impression poignante produite sur moi par cette grande page austère, reproduite aujourd'hui par nous. *L'Hiver*, auquel ne manquent ni la majesté ni la noblesse.

Le paysage est très vaste, et donne je ne sais quelle perception de l'infini. Sur la terre désolée s'étend la blanche nappe de neige, coupée çà et là par la silhouette sombre des grands arbres. Au loin passe une chasse joyeuse, tandis qu'aux premiers plans les bûcherons mettent la cognée au tronc des grands arbres qui vont tomber...

On ne rit pas là devant ; on frissonne, et l'on éprouve cette sorte d'horreur sacrée dont parlent les poètes antiques, et que l'on ressentait en pénétrant sous le couvert des grands bois hantés par les divinités rustiques.

AUGUSTE HAGBORD

Un Atelier

Parmi tous ces jeunes peintres que nous envoient les régions scandinaves, et qui viennent chercher chez nous la réputation et la fortune, il en est peu qui résument en eux plus fidèlement que ne le fait M. Hagborg les tendances poétiques et pittoresques de leurs compatriotes.

Né à Gothembourg, la ville hospitalière placée en face du grand continent européen, comme pour souhaiter la bienvenue au voyageur qui aborde la terre Suédoise,

Auguste Hagborg s'est révélé à nous sous un double aspect. Il possède à un très haut degré le sentiment des beautés de son pays. Peu d'artistes ont senti mieux que lui les poésies des paysages du Nord.

Le Paris-Salon, en 1890, publiait un tableau du jeune maître intitulé *Le Soir*, qui fit comprendre, à ceux-là même qui ont planté leurs colonnes d'Hercule à la Porte-Saint-Denis le charme de la lumière, douce, calme et sereine qui descend du ciel, et enveloppe la terre, pendant ces nuits scandinaves, qui ne connaissent pas comme les nôtres le deuil des ténèbres opaques.

Voici maintenant une autre face du talent de l'artiste suédois. La petite toile qu'il expose aujourd'hui nous chante, en effet, une gamme toute différente. C'est la paix du foyer ; c'est le travail béni ; c'est la vie consacrée à la tâche quotidienne ; c'est la résignation à leur sort des humbles et des petits. C'est, en un mot, quelque chose d'aimable, d'intime et de touchant. C'est la vie de l'atelier rustique que n'atteint point la corruption des villes. On voudrait pouvoir envoyer là tous les déshérités de ce monde.

Mme FANNY FLEURY

Pour la Chapelle

MADAME FANNY FLEURY, qui est aujourd'hui sûre d'elle-même et maîtresse de son exécution, se distingue toujours par l'heureux choix de ses sujets. Elle réussit à souhait des études de femme, et des types de jeunes filles, dont elle sait nous rendre avec un rare bonheur l'élégance, la fraîcheur et la grâce.

Mais, cette année, ce n'est pas seulement une étude, que nous présente Madame FANNY FLEURY ; c'est un véritable tableau.

Nous sommes en pleine Nature, dans la grande campagne du bon Dieu. Trois jeunes filles en robes brunes, sur

lesquelles se rabat le plissé d'une large colerette blanche, traversent une lande bretonne dont les lointains horizons viennent mourir au bord d'une mer aux vagues argentées, et, tout en marchant, à pleines corbeilles, elles cueillent les fleurs qui çà et là émaillent la verdure des foins.

« *Pour la chapelle!* » dit le livret. Et le livret dit bien, car le mois de Marie vient de commencer, et nos pieuses et naïves campagnardes veulent fêter dignement la reine des vierges et des anges.

Elles sont charmantes, ces fillettes, d'une candeur, d'une simplicité, d'une honnêteté qui nous touchent, de ces lèvres si pures, la prière doit monter au ciel comme la fumée de l'encens du soir : *sicut incensum vespertinum*, pour emprunter une aimable parole, à cette liturgie catholique, si pleine de grâce et de poésie.

ROGER-JOURDAIN

Le Soir

Roger Jourdain, travaille avec la constance et la conscience d'un artiste à la tâche, attendant la vente de ses tableaux pour payer le loyer de son hôtel, et acheter le pain quotidien de sa femme et de ses enfants. C'est un fin dilettante, un arbitre des élégances, comme disaient les Romains, un expert ès-choses du sport, et le peintre autorisé du high-life.

Je n'oublierai pas son délicieux tableau de l'an passé, intitulé *Yachting*, qui nous initiait aux délices raffinées

de la navigation de plaisance, très répandue chez nous depuis un quart de siècle, et qui est bien le plus élégant et le plus aristocratique de tous les Sports.

Ils étaient là deux qui s'aimaient, et qui s'en allaient sur la mer immense, bercée par le flot, dans leur fragile coquille de noix, oubliant, oubliés, et ne sachant même plus s'il y avait quelque part, dans ce bas-monde, d'autres chercheurs d'amour, sur terre ou sur mer.

C'est encore le *Yachting* qui fait cette année les frais de l'exposition de M. Roger Jourdain. Mais cette fois nous n'avons plus de pilote à bord, et nous ne sommes plus sur l'Océan sans bornes.

Deux jeunes femmes, deux amies, se laissent aller au fil de l'eau sur une rivière au cours paisible, dans la lumière sereine, dorée et mourante d'un beau soir d'été.

« O Temps ! suspends ton vol ! »

WAGNER

La Caravane à Cancale

BATEAUX ÉCHOUÉS. — TRIAGE DES HUITRES

Nos lecteurs ne se plaindront point de ce que nous ne leur fassions pas bonne mesure, car nous leur donnons deux tableaux sous un seul numéro. C'est plus que les treize à la douzaine et les quatre au cent.

Les huitres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense, et les Parisiens qui s'offrent, comme un apéritif avant le dîner, une douzaine de Marennes vertes, d'Ostende, de Courseules, de Natives de Zélande, ou de Rouges des Côtes d'Irlande, ne se doutent pas de la peine qu'ont dû se

donner des centaines d'intermédiaires pour amener ces délicates du fond de la Manche, de l'Océan ou de la mer du Nord, jusqu'au cabinet particulier, où ils les dégustent en les arrosant de petite Grave, de Haut-Sauterne ou de Châblis-Moutonne.

Autrefois, aux jours déjà lointains de ma jeunesse, nous mangions au sortir de l'eau, toute piquante de la salure marine, l'huître pêchée au bord des *ilettes* ou sur les rochers du Calvados. Les temps sont changés ! Aujourd'hui, l'huître n'arrive plus au palais du gourmet qu'après avoir subi l'entraînement des parcs, et quelquefois les voyages hygiéniques qui les promènent du nord au midi. C'est une manutention compliquée, exigeant les connaissances variées des spécialistes. Ce qui fait que l'on paie maintenant cinq francs ce que jadis on payait dix centimes.

M. Wagner sait cela mieux que personne, il est comme on le voit, le peintre autorisé de ces succulents mollusques. C'est lui que l'on choisira pour illustrer leur histoire, le jour où quelque gourmet l'écrira.

Mme ÉLISABETH NOURSE

Le Repas en Famille

ÉLISABETH NOURSE est née sous les plis flottants de la bannière aux bandes étoilées — *Trips and Stars* — elle nous arrive du fond des États-Unis d'Amérique ; c'est dans l'Ohio, à Cincinnati, capitale de la charcuterie, que ses yeux se sont ouverts pour la première fois à la lumière.

Mais on ne va pas contre sa nature, et le positivisme mercantile qu'elle a trouvé autour de son berceau n'a pas su prévaloir contre un idéalisme à la Millet, qui anime, qui vivifie et qui ennoblit toutes ses œuvres.

Ce *Repas en famille* est à coup sûr un des meilleurs tableaux de genre que nous ayons rencontré dans les galeries du Champ de Mars.

Ils sont quatre, le père, la mère et les deux enfants. C'est l'heure du potage : il fume dans la soupière découverte ; chacun a son assiette devant soi. L'une des mignonnes — elle a faim la pauvrette ! — tient déjà la cuillère à la main... Mais elle ne mange pas, car, au bout de la table, la mère, grave, pensive et recueillie, couvant des yeux le petit dernier, tout à côté d'elle, dit le *Benedicite*, que le père, le chef de famille, appuyant sa tête dans sa main, écoute et suit avec un sentiment de piété visible.

Ah ! les braves gens, et comme on s'assiérait volontiers à côté d'eux dans une intime communion de croyance et d'idées.

BURGERS

Un pêcheur de crabes

Henri Burgers, un Hollandais qui aime la France au point de s'être fait naturaliser Français, est depuis longtemps un habitué de nos Expositions. Son œuvre considérable par le nombre, remarquable par le talent, se recommande aussi par la variété des sujets traités. J'en connais peu, parmi les artistes modernes qui rendent avec plus de conscience et de vérité les sujets empruntés à la vie populaire. Il a illustré tour à tour les scènes que la ville ou la campagne avait mises sous ses yeux soit en France, sa patrie de choix : soit en Hollande sa patrie de fait et de hasard.

Mais, depuis quelques années, le peintre cosmopolite se sent pieusement attiré par cette poétique Venise, irrésistible attraction de tous ceux qui ont le sentiment et la passion de la couleur. Venise c'est un tableau tout fait.

Burgers nous rend avec une fidélité heureuse l'aspect des canaux, où l'eau s'endort entre les longues rangées des palais superbes de la Renaissance et du Moyen-Age, et la vie silencieuse de la vaste lagune effleurée par les gondoles légères.

Son *Pêcheur de crabes* est un joli morceau, très lestement enlevé; on aime sa fine silhouette; l'enfant dort bien sur les genoux de sa mère, dans la barque immobile, et, au loin, par delà les flots séparés de la Giudecca les lignes fuyantes de la ville des doges se profilent bien dans la lumière argentée du matin.

JACQUES-ÉMILE BLANCHE

L'Hôte

Si vous aimez les énigmes allez voir le tableau de M. Jacques-Émile Blanche, intitulé *L'hôte*.

« Cherchez, et vous trouverez » ! dit l'Évangile.

Si vous trouvez, ami lecteur, vous me le direz ; car, moi, je cherche encore, et je ne trouve pas.

Nous sommes dans un intérieur bourgeois, assez cossu ; il y a des argenteries, et beaucoup de bougies sur le dressoir ; la femme de chambre qui fait le service a une tenue modeste et décente, qui annonce la maison honnête et

comme il faut. Compagnie un peu mêlée, cependant, car en face d'un *Monsieur* à redingote, je vois un travailleur en blouse blanche.

Entre eux deux, et faisant face au spectateur, un homme encore jeune, pâle, à la barbe brune coupée court, à l'œil doux, rêveur, avec un regard mystique, vêtu d'une sorte de robe japonaise, égayant le tableau par ses tonalités claires, lève la main, avec un geste hiératique, comme pour rompre et bénir le pain.

La pose, l'attitude, l'expression du visage, font penser au Christ ; mais un Christ fin-de-siècle, hélas ! et se déguisant pour aller souper en ville.

La Madeleine, alors, serait représentée par une grande jeune femme en blanc, recueillie et pensive, debout à gauche du Christ. Cela est d'un vague tout mystérieux ; mais pittoresque, avec d'attrayantes expressions de physionomie — tableau très regardé.

E. DRUET

Le Golgotha

Il est des noms qui remplissent l'âme des hommes, et qui retentissent à travers l'histoire, en évoquant tout un cortège de souvenirs.

Le *Golgotha*, qui vit s'accomplir la dernière scène du plus grand drame dont le monde ait gardé le souvenir —

ce drame humain et divin tout à la fois, qui s'appelle la *Passion du Christ* — éveille, avec ses trois syllabes sonores, des impressions inoubliables, et que dix-neuf siècles écoulés n'ont pu ni effacer, ni même affaiblir dans l'âme du penseur et du croyant.

Lorsque nous arrivâmes — il y a aujourd'hui un quart de siècle — à la porte de Jérusalem, notre premier soin fut de demander à notre guide de nous conduire vers la montagne sacrée.

Une grande déception nous attendait ; tous les vestiges du passé ont disparu ; la cime chauve est pavée de marbre jaune ; le terrain est nivelé, et l'on a revêtu de lames d'argent l'intérieur de la cavité dans laquelle s'enfonçait l'arbre de la croix, chargé de son divin fardeau.

Aussi n'est-ce point sans une émotion profonde que nous avons contemplé le tableau de M. Druet, qui nous rend, non point, hélas ! ce que nous avons vu, mais ce que nous avons rêvé -- le paysage aux grandes lignes austères, aux vastes horizons, à l'aspect désolé, et, sur le pic suprême qui domine la montagne, le gibet à jamais sanctifié par lequel le monde fut sauvé.

IWILL

Crépuscule

(LA SEINE A ROUEN)

MARIE-JOSEPH IWILL, malgré la forme quelque peu étrangère de son nom, est un Parisien pur sang. Artiste plein de conscience, animé d'un sentiment profond de la Nature, c'est avec un grand charme de poésie et d'émotion qu'il nous en rend les aspects divers et changeants.

Travailleur infatigable, il s'est fait représenter au SALON par une douzaine de toiles, qui attestent suffisamment l'abondance et la variété de son inspiration.

Nous avons longtemps hésité entre la *Meuse à Dordrecht*, la *Mer calme* dans le Golfe de Gascogne, la *Côte des Basques*, *Morsalines*, dans le calme du soir, ou *Saint-Vaast*, après la pluie.

Mais nous nous sommes souvenus de la *Matinée d'Avril*, exposée en 1890, et nous avons voulu offrir à nos lecteurs, comme effet de contraste, le *Crépuscule sur la Seine*, à Rouen.

Elle était vraiment charmante cette matinée d'Avril, avec ses rayons de soleil, tombant comme une pluie d'or entre les branches claires. Rouges comme des rubis, les bourgeons s'entr'ouvraient, et dénouaient leurs feuilles tendres, pareilles à de petites faveurs vertes, à la livrée du printemps.

Aujourd'hui la scène change, et derrière les mâts et les agrès des vaisseaux à l'ancre, les splendeurs du couchant embrasent les merveilleuses architectures de la vieille cité normande, enveloppée dans la pourpre du soir.

FRIANT

Les Souvenirs

Qui ne se rappelle le beau tableau de Poussin — une des plus nobles pages de notre musée du Louvre — où l'on voit une ronde de bergers et de bergères, mélancoliquement contemplée par un spectateur, isolé de leurs jeunes gaietés, et, s'appuyant au tronc d'un arbre, dans

l'écorce duquel la main d'un rêveur triste a gravé ces mots.

« *Et ega in arcadia* »

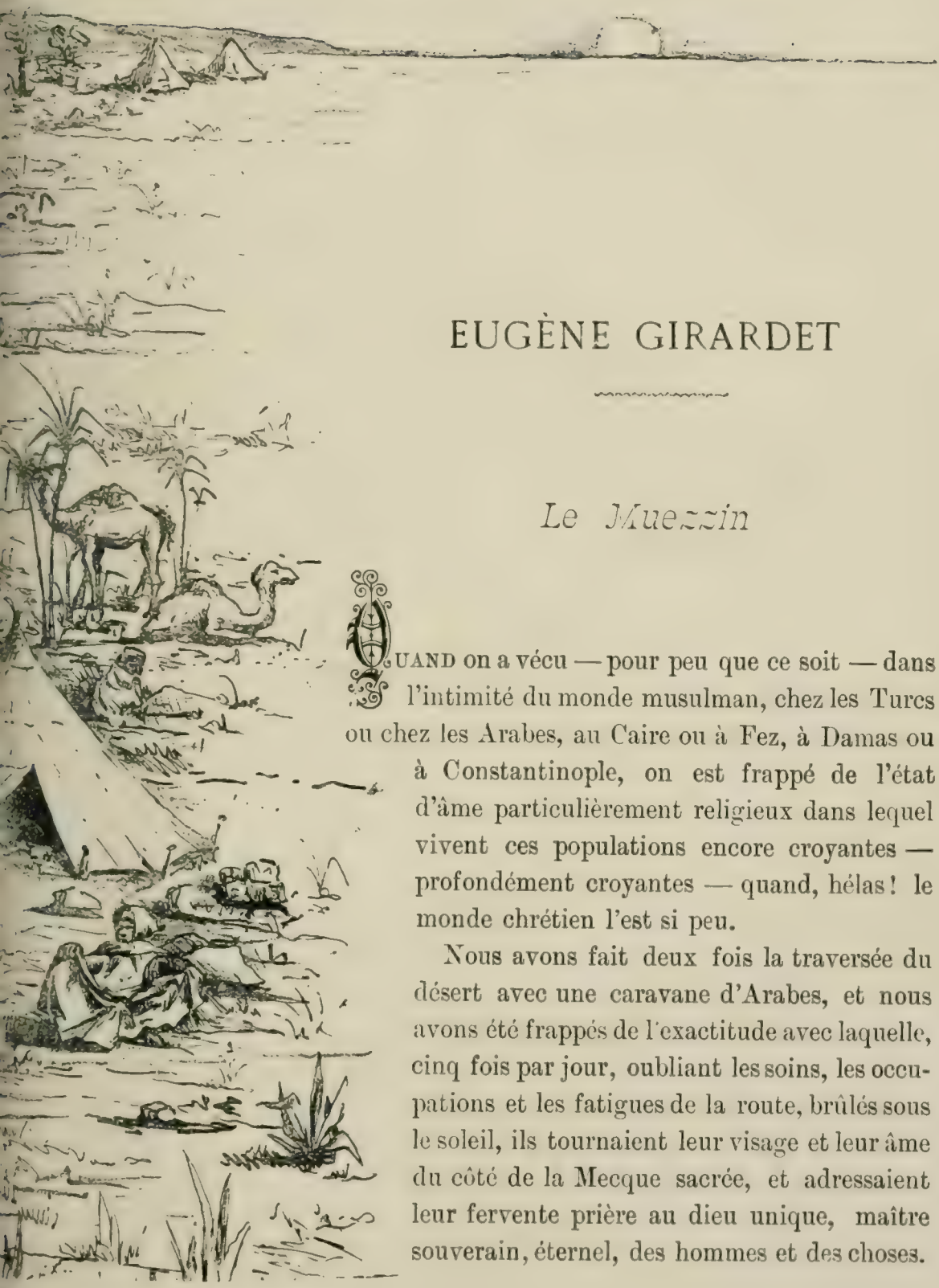
Et moi aussi, j'ai connu l'amour et la jeunesse... Autant en emporta le vent, et il ne me reste plus aujourd'hui que le souvenir des heures charmantes disparues. *Le Souvenir*! c'est le titre même de la jolie composition de M. Émile Friant, et l'on peut dire qu'il s'en dégage une impression de tristesse rêveuse, très douce et très pénétrante à la fois.

Sur le premier plan, une femme d'un certain âge — ce qui veut dire d'un âge incertain — mais (on le voit à sa pose et à son air) :

« Que tous les jours pleure encore son printemps »

est assise sur l'herbe rare ; une de ses mains allongée sur ses genoux, et l'autre soutenant son menton. Elle se souvient, la pauvre, parce qu'elle n'a plus le droit d'espérer.

Celles qui espèrent, ce sont les jeunes et les belles dont l'une se répand en douces confidences, et que le peintre a disposées en beaux groupes sur les derniers plans de son tableau. Tout cela est vu et vécu.



EUGÈNE GIRARDET

Le Muezzin

QUAND on a vécu — pour peu que ce soit — dans l'intimité du monde musulman, chez les Turcs ou chez les Arabes, au Caire ou à Fez, à Damas ou à Constantinople, on est frappé de l'état d'âme particulièrement religieux dans lequel vivent ces populations encore croyantes — profondément croyantes — quand, hélas! le monde chrétien l'est si peu.

Nous avons fait deux fois la traversée du désert avec une caravane d'Arabes, et nous avons été frappés de l'exactitude avec laquelle, cinq fois par jour, oubliant les soins, les occupations et les fatigues de la route, brûlés sous le soleil, ils tournaient leur visage et leur âme du côté de la Mecque sacrée, et adressaient leur fervente prière au dieu unique, maître souverain, éternel, des hommes et des choses.

« Dieu est Dieu et Mahomet son prophète ! » — en voyage, quand on est en communication avec la libre nature, c'est la marche du Soleil qui indique les heures de la prière. — On suit ses étapes glorieuses dans le ciel, on prie quand il se lève ; on prie quand il atteint son zénith ; on prie encore quand son globe incliné effleure les bords de l'horizon — déjà prêt à disparaître.

Dans l'ombre des villes, c'est le Muezzin qui devient l'astre sonore et vivant de la prière, et rien n'est plus poétique que sa grande silhouette blanche, se dressant sur la plate-forme des Minarets, et jetant, à travers l'espace, l'appel solennel et vibrant auquel tout le monde obéit.

Cette impression poétique, le tableau de M. Girardet nous la rend avec une intensité singulière.

CHEMIN DE FER DE L'OUEST

SERVICES QUOTIDIENS RAPIDES
ENTRE
PARIS & LONDRES
(Par DIEPPE et NEWHAVEN)

Les importants travaux exécutés récemment dans les ports de Dieppe et de Newhaven, en donnant la facilité d'organiser dans ces deux ports des départs à heures fixes, quelle que soit l'heure de la marée, ont permis aux compagnies de l'Ouest et de Brighton de réduire considérablement la durée du trajet entre Paris et Londres et de créer des services rapides qui fonctionneront tous les jours, sauf le cas de force majeure (voir les affiches spéciales), aux heures indiquées ci-dessous :

De Paris à Londres.

	JOUR 1re et 2e cl.	NUIT 1re, 2e et 3e cl.
Départ de Paris-Saint-Lazare. . . .	9 h. m.	8 h. 50 s.
Départ de Dieppe.	Midi 45	1 h. mat.
Arrivée à Londres :		
Gare de London Bridge.	7 h. s.	7 h. 40 m.
Gare de Victoria	7 h. s.	7 h. 50 m.

De Londres à Paris

Départ de Londres :		
Gare de Victoria	9 h. m.	8 h. 50 s.
Gare de London Bridge	9 h. m.	9 h. soir.
Départ de Newhaven.	10 h. 35 m.	11 h. soir.
Arrivée à Paris-Saint-Lazare. . . .	6 h. 50 s.	8 h. mat.

Prix des Billets :

BILLETS SIMPLES, VALABLES PENDANT 7 JOURS :

1re cl., 41 fr. 25; — 2e cl., 30 fr.; — 3e cl., 21 fr. 25. — Plus 2 fr. par billet, pour droits de port à Dieppe et à Newhaven.

BILLETS D'ALLER ET RETOUR; VALABLES PENDANT 1 MOIS.

1re cl., 68 fr. 75; — 2e cl., 48 fr. 75; — 3e cl., 37 fr. 50. — Plus 4 fr. par billet, pour droits de port à Dieppe et à Newhaven.

Ces billets donnent le droit de s'arrêter à Rouen, Dieppe, Newhaven et Brighton.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

BILLETS D'ALLER ET RETOUR DE FAMILLE

Pour les stations des Pyrénées et du Golfe de Gascogne

Des billets d'aller et retour de famille, de 1re et 2me classes, sont délivrés à toutes les stations des réseaux d'Orléans et du Midi, avec faculté d'arrêt à tous les points du parcours.

TOUTE L'ANNÉE, pour Arcachon, Biarritz, Dax, Guethary (halte), Pau, Saint-Jean-de-Luz et Salies de Béarn.

Avec les réductions suivantes, calculées sur les prix du tarif légal d'après la distance parcourue, sous réserve que cette distance, aller et retour compris, sera d'au moins 500 kilomètres.

Pour une famille de 3 personnes, 25 pour cent; de 4 personnes, 30 pour cent; de 5 personnes, 35 pour cent; de 6 personnes et plus, 40 pour cent.

Durée de validité, 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.

La durée de validité des billets de famille peut être prolongée une ou deux fois de 30 jours moyennant le paiement, pour chacune de ces périodes, d'un supplément égal à 10 pour cent du prix du billet de famille.

airie Artistique, Scientifique et Industrielle des Arts et anufactures

E. BERNARD & Cie

PARIS — 53 TER, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 53 TER — PARIS

Le NU au Salon

PAR **Armand SILVESTRE**

Couvertures en phototypie par JAPHET

Chaque gravure est accompagnée d'un texte de quatre pages par l'Auteur si sympathique et universellement connu : ARMAND SILVESTRE.

1er vol. 1888	. . . . .	24	phototyp.	6e vol. 1891	(Nu au Louvre) .	32	phototyp.
2e — 1889	. . . . .	32	—	7e — 1891	(Champs-Elysées) .	32	—
3e — 1889	(Exposition Univ.)	32	—	8e — 1891	(Champ de Mars) .	32	—
4e — 1890	(Champs-Elysées) .	32	—	10e — 1892	(Champs-Elysées) .	32	—
5e — 1890	(Champ de Mars) .	32	—	11e — 1892	(Champ de Mars) .	32	—

PRIX DU VOLUME : **8 francs**.

LE NU, d'après BOUCHER

PAR **Louis ÉNAULT**

Magnifique album de 20 planches grand in-4° en phototypie, texte en Elzévir.

Prix en carton : 20 francs.

LE NU DE RABELAIS

d'après JULES GARNIER

PAR

ARMAND SILVESTRE

PRIX : 8 FRANCS

PARIS-SALON

1re série : 1880-1888

Texte par MM. **Louis ÉNAULT** et **François BOURNAND**

Magnifique collection in-8° contenant chaque année les reproductions en phototypie des principaux tableaux du Salon avec texte orné de grandes lettres, vignettes, culs-de-lampe, etc.

N° 1 — 1880	contenant . .	24	phototypies	N° 10 — 1885	1er vol. conten.	40	phototypies
2 — 1881	contenant . .	25	—	11 — 1885	2e — —	40	—
3 — 1882	1er vol. conten.	40	—	12 — 1886	1er — —	40	—
— 1882	2e — —	35	—	13 — 1886	2e — —	40	—
— 1883	1er — —	40	—	14 — 1887	1er — —	40	—
1883	2e — —	40	—	15 — 1887	2e — —	40	—
1883	Triennale . .	36	—	16 — 1888	1er — —	40	—
884	1er — —	40	—	17 — 1888	2e — —	40	—
4	2e — —	40	—				

PRIX DU VOLUME : **7 fr. 50**

de la Collection des 17 volumes reliés : **170** francs.

2e série

TEXTE PAR M. **Louis ÉNAULT**

nt 80 reproductions (épuisé)	. . . . .	Prix net :	20	francs
on (Champs-Elysées)	48 reproductions . . .	—	5	—
(Champ de Mars)	48 — . . .	—	5	—
(Champs-Elysées)	40 — . . .	—	5	—
Champ de Mars)	40 — . . .	—	5	—
hamps-Elysées)	40 — . . .	—	5	—
mp de Mars)	40 — . . .	—	5	—

E. BERNARD & Cie, 71, rue La Condamine